

Au pays bleu, roman d'une vie d'enfant - roman scolaire (cours élémentaire)
écrit par Édouard Jauffret en 1941
relu et remis en forme par René ROYER

Ce livre de lecture est un roman scolaire qui relate la vie à peine romancée de l'enfance d'Edouard Jauffret en Provence. Il est destiné au cours élémentaire et propose de nombreux textes savoureux accompagnés de tout l'appareil pédagogique nécessaire à l'étude du français (mots expliqués, questions sur la lecture, exercices écrits, étude de la phrase), Il est superbement illustré de dessins en couleurs par Raylambert (Raymond Gabriel Albert Lambert). Les images sont délicieuses de fraîcheur et de naïveté, les couleurs légères comme des aquarelles.

Édouard Jauffret a alors quatre ans, nous sommes en 1904 à La Seyne-sur-Mer dans le Var.

1. - Lointains souvenirs.

Je songe souvent à un pays plein de lumière, à son joli ciel bleu, à ses collines parfumées de thym et de lavande.
Là fleurissent les lauriers-roses et mûrit la grenade saignante.
L'hiver y est doux comme un printemps. Au gai soleil de janvier, les oranges et les mandarines se dorent, tandis que les mimosas deviennent de magnifiques bouquets jaunes.
Ce pays délicieux, c'est la Provence où je suis né.
Quand je rappelle mes plus lointains souvenirs, je me revois petit enfant, dans le jardin où je passais mes jours. Je me revois avec une figure gentille et rose, de longs cheveux bouclés et de grands yeux naïfs.
A cette époque, les tout petits garçons portaient une robe, comme les fillettes. J'en avais une rouge rayée de blanc, je me souviens... Mes gros souliers ne m'empêchaient pas de courir, ni de sauter, du matin au soir. Et, sous mon large chapeau de paille, je riaais même du soleil d'août.
Le jardin n'était pas bien grand. Mais j'y découvrais tant de choses joyeuses et belles !
Tout me paraissait merveilleux : l'oiseau qui vole et chante, l'insecte caché dans la fleur, les fils d'argent de l'araignée, le vent qui siffle dans les branches, la goutte de rosée qui tremble et luit.
Temps trop court où chaque jour, pour moi, était un jour de fête !
Plus les années passent, mieux je comprends le bonheur que j'avais alors à vivre. Et, bien que j'aie les cheveux gris, je retrouve mes joies de bambin quand je pense au jardin où, les yeux ravis, je souriais à la lumière.

2. - Le réveil.

Je m'éveillais au grand jour. Le soleil se glissait à travers les persiennes et jouait dans le rideau de mon petit lit. Et moi, je jouais avec lui, cherchant à le saisir dans mes menottes. Je riaais...
Puis, tout à coup, le silence de la chambre m'effrayait un peu. Je me levais à demi, et je prêtais l'oreille.
Alors, je remarquais le bruit léger de la pendule de marbre, déjà éveillée, elle aussi, sur la cheminée. Et ce babillage me rassurait. A voix basse, je l'imitais :
« Tic, tac, tic, tac... »
Mais une porte a gémi doucement, derrière la cloison. Je me tais et retiens mon souffle... Un pas glisse dans le couloir. Ce pas, je le connais bien. Je jette un grand cri :
« Maman ! »
Et maman accourt, souriante. Je lui tends les bras. Je m'attache à elle, et lui rends dix caresses pour une.
« Bonjour, mon chéri !
- Bonjour, maman ! Bonjour... »
Et je ris, parce que maman rit. Je suis debout, contre sa poitrine. Mon visage touche le sien. Je me regarde dans ses yeux clairs, et je m'y vois

petit, petit... Je frôle, avec ma joue, sa joue plus fraîche et qui sent bon. Je me cache dans son cou, et ses fins cheveux me chatouillent. Que je suis bien, là !
« Maman !
- Mon petit !... Tu l'aimes bien, ta maman ? »
Si je l'aime ? Je me serre davantage encore contre elle. Et je réponds entre deux baisers :
« De tout mon cœur ! »

3. - Papa !

Vers le milieu de la journée, on entend le son lointain d'une sirène. Je cours à la porte du jardin et, la tête hors des barreaux, j'observe la grand route. Je guette ainsi longtemps, si bien que, à force de fixer le même endroit, mes yeux parfois se brouillent. Enfin, des hommes en veste et en cote bleues apparaissent. Ils avancent très vite, par petits groupes. Mon regard impatient va d'un groupe à l'autre. Soudain, il s'arrête sur une forme, bleue comme les autres, et toute petite encore, mais qui se déplace d'une manière que je reconnais parfaitement. Oui, c'est lui... c'est bien lui. Je distingue son chapeau, puis sa figure... Lui aussi m'a vu. On dirait qu'il presse davantage le pas. Il sourit, je crie : « Papa ! » Il me répond d'un petit signe. Le voilà ! Il ouvre la porte, en tirant le verrou que je ne puis atteindre. Et hop ! il me lève à la hauteur de son visage. Sa grosse moustache me pique le nez. La bonne caresse, cependant !...
« Vite, cependant à table ! » dit papa. Et il m'emporte, sur un bras, jusque dans la cuisine.
Comme tu es fort, papa ! Tu as une bonne odeur de résine et de copeaux... J'aime tes yeux bleus, ton grand front, ton air doux. Je ne te vois pas assez, papa. Le soir, tu me mets au lit, tu m'embrasses, et le matin tu n'es là pas pour me raconter de jolies histoires, ni pour me porter sur ton dos, en marchant à quatre pattes. Maintenant, nous allons déjeuner. Mais, tout de suite après, tu partiras encore, pour ne revenir qu'à la nuit, au lieu de rester avec ton petit garçon... Pourquoi ?

4. - Notre maison.

Quelquefois, je vois passer sur la route, un sac au dos, un bâton à la main, des hommes qui ont l'air malheureux. Ils portent des vêtements déchirés, rapiécés, et traînent de vieilles chaussures. Hier, l'un d'eux a sonné à notre grille. Maman lui a donné un morceau de pain.
« C'est un chemineau », m'a-t-elle dit. Et elle a ajouté, pour répondre à mon regard interrogateur :
« C'est un homme qui demande de quoi manger. Il marche, marche toujours... Il n'a pas de maison. »
Pas de maison ! Est-ce possible ? C'est si agréable d'en avoir une... Lorsque le temps est beau, on est très bien dehors, assurément. Mais quand il fait si froid que l'eau gèle dans les ruisseaux, il faut avoir une cuisine, avec un poêle qui ronfle, pour ne pas s'enrhumer. Où les chemineaux se chauffent-ils, alors ?... Et lorsqu'il pleut, ou que le mistral est en colère, il faut avoir une maison aussi, pour s'abriter.
La nôtre est bien petite : une cuisine et deux chambres au rez-de-chaussée, un grenier au-dessus, et c'est tout. Mais elle est claire et gaie. Elle a une terrasse ombragée par des vignes qui donnent du raisin muscat. Elle me plaît ainsi. Le soir, quand la nuit tombe, les arbres deviennent des géants aux bras horribles. Que m'arriverait-il alors, si je n'avais pas ma maison ? Maman n'allume pas la lampe tout de suite. Je vois, à travers les vitres, l'ombre s'épaissir. Bientôt, les arbres, la barrière, la buanderie ne font plus qu'une seule tache brune, puis noire...
Mais maman frotte une allumette et, brusquement, une bonne lumière jaune fait cligner mes yeux.
Comme on est bien, dans notre maison !

Où est-il, à présent, le chemineau que j'ai vu ce matin ?

5. - Le petit ruisseau.

Le long de notre jardin coule un ruisseau, un tout petit ruisseau, si petit que je le saute.

Il arrive du pré voisin, court contre notre haie d'aubépines, puis se perd dans une affreuse bouche noire, sur le bord de la route.

Par endroits, les grandes herbes le couvrent à moitié. Là, il faut bien prendre garde, car de méchantes bêtes sont cachées. C'est maman qui me l'a dit...

Moi, je remue les herbes de loin, avec un bâton. Si « elles » y étaient, je fuirais très vite. Mais « elles » n'y sont jamais. Je ne trouve que des escargots baveux, avec leurs cornes qui ne piquent pas.

Ailleurs, le ruisseau s'élargit dans des trous de sable fin, où le ciel se mire et où le soleil danse. C'est là que les oiseaux viennent boire et se baigner. Et l'on voit, quand ils sont partis, la trace de leurs doigts si minces sur la terre humide...

Du matin au soir, le ruisseau coule. Son eau claire bavarde et chante. Elle m'appelle et me dit :

« Viens jouer avec moi. »

Maman me défend d'y toucher, parce que je me mouille. Mais je la touche quand même, malgré moi.

C'est si joli, l'eau ! On y plonge les mains, on cherche à la saisir, et elle glisse entre les doigts. Elle s'échappe en gouttes brillantes qui font une musique joyeuse en retombant dans le ruisseau. Cela vaut bien la peine de se mouiller un peu !

Ou bien, si l'on ne veut pas se mouiller du tout, il faut seulement y jeter des bûchettes c'est très amusant aussi. Les bûchettes actuelles, toujours du même côté. Elles filent, tourbillonnent, s'accrochent aux herbes et repartent.

Pourquoi le ruisseau coule-t-il sans arrêt ? Comment se fait-il qu'une eau nouvelle arrive toujours, pour disparaître dans le vilain trou noir ?

Papa dit que cette eau va jusqu'au port, dans un gros tuyau. Je pense que cela doit être triste, pour elle, de couler sous la terre.

Je me dis aussi que les gens doivent être bien étonnés, en voyant arriver tant de bûchettes dans le port. Car ils ne savent certainement pas que c'est moi qui les jette.

6. - Louise.

Du côté opposé à la route, notre jardin est fermé par un grand mur. Derrière le mur se cache une maison basse, coiffée de rouge, comme la nôtre. C'est là qu'habite Louise Gasquet.

Louise est très grande : elle a cinq ans ! Souvent, elle crie, de l'autre côté du mur :

« Édouard !... Je vais jouer avec toi !... »

Une galopade le long de la barrière, et Louise arrive, en riant... Elle organise le jeu :

« Moi, je serais la maman. Toi, tu serais mon petit garçon. Je ferais la soupe... Va chercher de la salade ! »

J'arrache quelques brins d'herbe. Avec soin, Louise les coupe en petits morceaux, dans une vieille boîte à cirage. Puis, elle pose cette sorte de marmite sur deux pierres rapprochées.

Je l'admire pour son adresse. Elle s'en aperçoit et se rengorge.

« Qu'attends-tu pour m'apporter du bois ? » me demande-t-elle.

Je ramasse une poignée de brindilles.

A genoux, avec précautions, Louise range son bois sous la marmite. Puis elle souffle.

Je me mets à genoux aussi. Mais Louise s'indigne : « Veux-tu t'éloigner ! Tu pourrais te brûler... Je vais te coucher, tu as sommeil. »

Elle m'allonge sur un banc et chante :

« Fais dodo, petite poulette,

Fais dodo, tu auras du gâteau. »

Sa voix légère me plaît. Elle sautille comme un chant d'oiseau. Je me laisse bercer volontiers, et je ferme les yeux à demi... Mais déjà Louise décide : « Tu as assez dormi... Balaie la cuisine. »

Je m'applique à soulever beaucoup de poussière, avec un grand balai de bruyère.

« C'est très bien, déclare Louise. A présent, mangeons la soupe. »

Nous plaçons, sur le petit mur qui borde la terrasse, deux cailloux grands et plats qui seront des assiettes, et deux petits morceaux de bois qui remplaceront les cuillers. Et, à califourchon sur le mur, nous mangeons.

C'est délicieux, vraiment...

Je vois bien que Louise commande sans cesse, mais je ne suis pas fâché de lui obéir. Et je voudrais jouer ainsi, tout au long du jour, au petit enfant de ma grande amie.

7. Grelots et curiosité.

Ce matin, Louise est arrivée avec, dans chaque main, un objet curieux, rond et sonore.

« Vois, m'a-t-elle dit ; des grelots ! »

Des grelots ? C'est donc ainsi qu'on appelle les sonnettes que secouent les chevaux, quand ils passent devant chez nous ?

Quelle jolie musique ! L'un des grelots a le son grave :

« don ! don ! » L'autre, plus petit, rend un son clair : « din ! din ! »

Louise les enfille dans une cordelette qu'elle attache à mon cou, et déclare : « Tu seras mon cheval. »

Puis elle saisit ma robe et, agitant une fine baguette, elle crie : « Hue ! » Je suis enchanté. Je bondis, je galope, dans la sonnerie joyeuse de mes grelots.

Hélas ! au beau milieu de notre jeu, la maman de Louise l'appelle.

« Je reviendrai tout à l'heure », m'assure Louise. Mais elle me voit si triste que, avant de s'en aller, elle me tend le plus petit de ses grelots : « Garde-le », dit-elle gentiment.

Pour moi, ce grelot ?... Ma joie est si forte que je ne songe même pas à dire : « Merci. »

Je remue le grelot, et son tintement me ravit.

Je le fais rouler dans ma main... Tiens ! sa voix change et faiblit.

Je le secoue dans la main fermée... On ne l'entend presque plus. Cela est bien étonnant.

Je m'assieds sous un arbre, et je considère mon grelot. Il a une tête énorme et drôle qui rit par une bouche profonde, noire et fendue jusqu'aux yeux.

C'est par cette bouche que le grelot chante. J'y colle un œil... et ne vois rien. Cependant, il me semble que quelque chose bat sous mes doigts, quand je secoue le grelot. Qu'y a-t-il donc, dans cette bouche mystérieuse ?

Brusquement, j'ai une idée. C'était simple, mais il fallait y songer. Je place le grelot sur une grosse pierre et, avec une autre pierre, je frappe très fort sur sa tête.

Victoire ! Le grelot s'ouvre comme une noix et laisse échapper... quoi ? Un vilain morceau de fer de la grosseur d'un pois et taché de rouille. C'était cela, vraiment, la voix du grelot ? Et c'est pour cela que je l'ai brisé ?... Je suis colère contre moi-même, et je vais me cacher tout au fond du jardin.

8. - Coco.

A quelque temps de là, Louise m'a dit :

« Puisque tu aimes tant jouer au cheval, en voici un. Je te le donne. »

En réalité, ce cheval ne ressemble que d'assez loin à un vrai cheval. C'est, plus exactement, un reste de cheval rapetassé qui a longtemps amusé le grand frère de Louise, et qu'elle a déniché dans le grenier.

Le malheureux animal est certainement très âgé, car il n'a plus un seul crin. Et il a dû tellement courir, dans sa jeunesse, qu'il a perdu ses premières pattes. Pour les remplacer, quelqu'un a cloué de simples planches, toutes droites, sans genou ni sabot.

Quant à la peinture, il faut de la bonne volonté pour découvrir que, peut-être, elle a été grise.

Et cependant, tel qu'il est, sans crinière ni queue, avec ses pattes raides, Coco (c'est ainsi que je l'ai nommé) remplit fort bien son métier de cheval. Je n'ai qu'à m'installer sur son dos, pour qu'il devienne le plus rapide et le plus éveillé des coursiers.

« Hue ! Coco. »

Et Coco s'élance, saute et galope.

Cela, assurément, ne se passe que dans ma tête. Mais, chose merveilleuse, ce qui se passe dans ma tête me paraît plus vrai, souvent, que ce qui se passe devant mes yeux.

Et j'éprouve les plus grandes joies qu'un cavalier puisse connaître.

Secoué, emporté par ma monture, je sens le vent de la course me frapper le visage. Car vous pensez que je vais à une vitesse folle.

Mais je n'ai rien à craindre, et il me suffit de crier : « Ho ! ho ! la ! Coco, » pour que mon cheval, aussitôt, se calme et s'arrête.

Il en est ainsi, du moins, quand je suis seul, ou quand je suis sûr qu'on ne s'occupe pas de moi. Mais si je m'aperçois que papa ou maman m'observe en souriant, je ne sais pourquoi, mon cheval ne réussit à pas à s'animer. Il n'est, alors, qu'un pauvre petit cheval de bois raccommodé. Et je ne puis m'empêcher de le trouver un peu ridicule.

9. - Le mistral.

Le mistral est un génie redoutable, caché derrière une montagne, là-bas, du côté où le soleil se couche.

Il dort huit, dix, quinze jours, davantage quelquefois. Mais quand il se réveille !...

D'abord, quelques courtes haleines suivies de calme et de silence. Les herbes se couchent, surprises, et se relèvent. Le mistral essaye un peu ses poumons. Puis, soudain, avec une plainte humaine, il souffle pour de bon.

Très vite, il débarrasse le ciel de tous ses nuages : pris de peur, ils courent, là-haut, tous du même côté, et disparaissent...

Il souffle, souffle, souffle, toujours plus colère. « Hou ! hé ! hein ! » Sa longue plainte n'est pas plutôt calmée qu'elle renaît, grandit, arrive, passe et se perd, puis renaît encore.

Maintenant, il est fou de rage. Il courbe jusqu'au sol les arbres du jardin. Il tord leurs branches. Il arrache leurs feuilles mortes et les emporte, tourbillonnantes. Il soulève le sable du chemin et le jette méchamment aux vitres.

Voudrait-il abattre la maison, à présent ? J'en ai peur, tant il secoue les persiennes et les portes, tant il gronde et crie dans la cheminée. Parfois même, les tuiles du toit tremblent et sonnent...

Maman cherche à me rassurer. Elle me berce dans ses bras. Mais elle a beau dire, elle a beau faire. Par instants, le sifflement furieux du mistral m'effraye.

Et quand on me couchera, tout à l'heure, je cacherais ma tête dans l'oreiller, pour ne plus entendre pleurer sous les portes le mauvais génie.

10. - La fugue.

Maman ne veut pas m'emmener à la ville.

« C'est trop loin, dit-elle, pour tes petites jambes. » J'ai bien envie d'y aller, cependant. A chaque instant, j'entends parler des magasins, du port, des bateaux ...

Ce dimanche-là, je n'y tiens plus. Maman va partir sans moi pour le marché ? Eh bien ! je la suivrai de loin, sans me montrer... Je la laisse sortir du jardin. Puis, comme papa s'occupe dans la cuisine, je me glisse par un trou, sous la barrière. Me voilà sur la route. Tiens ! on ne voit déjà plus maman... Comme elle a marché vite ! J'ai beau me dépêcher, je ne l'aperçois pas.

Je me sens un peu angoissé, car j'avance en pays inconnu. De ci, de là, des prés, des arbres, des maisons de campagne avec leur jardin. Puis, brusquement, la route se resserre entre deux longues rangées de maisons. Mon cœur saute. Mais la frayeur, au lieu de m'arrêter, me pousse toujours en avant.

Des gens qui me croisent disent en provençal :

« Voyez ce petit garçon. Où court-il ainsi, tout seul ? »

Je me presse davantage. Je vais le long des maisons, apeuré par le mouvement des voitures.

Soudain, je découvre une sorte de bassin énorme, plein d'une eau verte et sombre, où flottent des barques comme j'en ai vues en images. C'est le port, certainement... La vue de toute cette eau m'épouvante. Je me mets à pleurer très fort, et je crie : « Maman ! Maman ! »

Heureusement, une dame m'a remarqué, de la porte d'une boutique. Elle vient à moi, me questionne doucement : « Tu cherches ta maman, mon petit ?... Comment t'appelles-tu ? »

Mais je pleure trop pour lui répondre.

D'autres dames m'entourent à présent. L'une d'elles dit : « C'est un enfant perdu. Conduisons-le chez le commissaire. »

Or, juste à ce moment, j'aperçois un homme qui avance à grands pas, tête nue, le visage rouge. « Papa ! »... C'est lui, qui me cherche. Il m'a vu. Il me prend dans ses bras, m'étouffe contre sa poitrine. Il pleure, et d'une voix que je ne lui connais pas :

« T'en iras-tu encore tout seul, dis ? » me demande-t-il.

L'émotion m'étrangle. Je ne puis parler. Mais j'ai eu bien trop peur pour recommencer !

11. - Les champignons.

Après quelques jours de pluie, le soleil resplendit dans un ciel très bleu. On ne reconnaît plus le pré voisin de notre maison. L'herbe, que la sécheresse avait jaunie, se redresse et reverdit. Ici, là, partout, des fleurs violettes, blanches et jaunes, vite se sont ouvertes, joyeuses. Près du vieux figuier, où il n'y avait rien l'autre jour, que peuvent bien être toutes ces taches claires ?

Ce sont des champignons ! Ils ont poussé tous au même endroit, et ils se serrent les uns contre les autres, telles des brebis quand le chien aboie. La plupart, des tout petits, encore ronds comme des billes, se cachent peureusement parmi les tiges et les feuilles. Mais d'autres, curieux et plus hardis, se dressent sur leur jambe fine et passent la tête hors de l'herbe. Ce sont les plus jolis. On dirait de mignonnes ombres, jaunes ou blanches dessus, mauves dessous, ouvertes tout exprès pour abriter les insectes du pré.

Il est bien dommage que Louise aille à l'école, maintenant. Si elle était là, elle saurait certainement organiser un jeu charmant, avec ces champignons. Oui, mais serait-ce raisonnable, vraiment ? Car, j'y songe, maman a justement préparé des champignons, hier. Ils étaient exquis. Cependant, pour les trouver, papa a dû aller très très loin, dans une grande forêt. Ah ! s'il avait su que là, tout près de chez nous, il en poussait de si beaux, il ne se serait pas donné tant de peine !

Je vais vite les ramasser et les porter à maman. Elle sera bien étonnée et bien contente.

J'ai cueilli tous les champignons, les petits et les gros.

Et je suis arrivé, très fier, à la maison... Or, savez-vous ce qu'a fait maman ? Elle s'est mise à rire.

« Tu es très gentil, at-elle dit, mais je ne pourrai pas faire cuire tes champignons. Ils nous empoisonneraient. Tous les champignons ne sont pas bons à manger, vois-tu, Papa t'apprendra à les connaître... »

Quelle pénible surprise ! Mes champignons avaient un air si engageant ! Leurs couleurs étaient si belles !

Vraiment, le monde est plein de mystère. Si les choses les plus aimables sont dangereuses, en quoi faut-il avoir confiance, alors !... Et n'y a-t-il pas de quoi trembler ?

12. - Au grenier.

Dans notre couloir se dresse à une longue échelle. On y grimpe, puis on soulève une piège. Et un trou noir apparaît au plafond. C'est le grenier.

Il faut avoir de l'audace pour y monter. J'y entends des bruits étranges, surtout le soir. Des bêtes vivent sous le toit. Tantôt elles grattent, tantôt elles sautent. Parfois, elles courent à n'en plus finir. Maman dit que ce sont des rats. Mais je ne la crois pas. Les rats sont petits : ils ne feraient pas un tel vacarme. En tout cas, ce n'est pas moi qui monterais là-haut !...

Il est vrai que maman y tient le raisin conservé de la dernière vendange, les pommes, les poires et les noix du jardin. Et quand je me figure ces choses exquises, il me semble que, pour y goûter, je serais capable d'un grand courage.

Mais, vraiment, cela vaut-il la peine d'être griffé, mordu, ou même dévoré ? Non, certes. Et c'est pourquoi je ne monterai pas au grenier...

Je n'y monterai pas, assurément. Mais je songe que, peut-être, quand le soleil brille bien, il entre un peu de clarté sous les tuiles. Il se peut aussi que les bêtes se cachent dans leurs trous à ce moment-là.

Eh bien ! alors, si j'essayais ! Maman est dans la buanderie, justement... Il s'agit de monter doucement, très doucement, pour que les bêtes n'entendent rien.

Dieu, que cette échelle est haute ! Et comme on se sent mal à son aise, à moitié chemin entre le sol et le plafond !

Enfin, voici la trappe. Réussirai-je à la soulever ?...

Brr ! J'ai brusquement la tête dans le noir. Cependant, peu à peu, mes yeux se font à l'obscurité. Allons, un peu de courage encore... Mais que se passe-t-il ?...

Horreur ! Avec un bruit terrible la trappe s'est refermée derrière moi. Je suis prisonnier, et je crie de frayeur...

Heureusement, j'entends bientôt courir dans la maison. La voix de maman m'arrive : « Où es-tu ? Où es-tu ? »

Peu après, la trappe se soulève et... je suis encore vivant !...

J'ai eu de la chance, n'est-ce pas ? Car la trappe ne s'est pas réfermée toute seule, pour sûr ! Ce sont les méchantes bêtes qui l'ont rabattue. Et si maman n'était pas venue à mon secours !...

13. - Au pays du rêve.

C'est bien étonnant, selon moi. Je me couche, les yeux si pleins de sommeil que, l'instant d'après, ils se ferment. Or, pendant la nuit, il se fait des clartés dans ma tête. Il s'y passe des choses extraordinaires, comme dans les contes. Au réveil, je suis fort surpris de me retrouver tout bonnement dans mon lit !

Ce soir, je me vois couché sur le dos, dans l'herbe. Le ciel est au-dessous de moi. Il m'attire... Soudain, je me sens tout léger. Mes bras sont devenus des ailes, et je vole parmi les nuages !

De vrais oiseaux arrivent et m'entourent. Ils poussent des cris que je comprends parfaitement et qui signifient : « Venez voir le petit garçon qui vole ! Venez voir ! »

Mais le vent se met à souffler et m'emporte comme une feuille sèche. Par bonheur, je m'accroche à un gros nuage et je réussis à y monter. Me voilà en sûreté. Mon nuage est une sorte de bateau qui vogue dans le ciel. Il est fait d'ouate toute blanche, et il étincelle magnifiquement au soleil.

Hélas ! mes pieds s'enfoncent dans l'ouate peu à peu. Le nuage s'étire, s'étire... Et, tout à coup, je tombe... Où suis-je à présent ? Sur un arbre énorme, aux feuilles larges et rondes. Je n'ai point de mal. Mais comment descendre d'un arbre si haut ?

« Coa !... Coa !... » Qu'y a-t-il encore ?...

Je lève la tête... Oh ! là, juste au-dessus de moi glisse un lézard géant, aux yeux piqués de sang. Il saute sur la branche où je suis assis.

« Coa !... Coa !... » En langue de lézard, cette vilaine musique doit vouloir dire :

« Attends un peu, toi ! Je vais te manger tout cru. » Oui, c'est cela. Le terrible animal ouvre sa gueule, et je vois ses affreuses dents de scie. Le lézard avance ; je recule. Il avance encore ; je recule encore, recule, recule... La branche plie... Elle se casse !...

J'ai crié, sûrement, car la lumière brille dans la chambre, et papa, penché sur moi, me demande inquiet : « Qu'as-tu ?... Mais réponds ! Es-tu malade ? » L'esprit perdu, je balbutie :
« Non... Mais non... Je rêvais... »

14. - « Monsieur » Édouard.

Pour fêter mes quatre ans, maman m'a acheté un joli costume de drap bleu et un béret de marin. Enfin, j'ai une culotte, comme les grands garçons ! Je me considère dans la glace de la chambre, et me trouve magnifique.
C'est dimanche. Papa et maman ont mis, eux aussi, leurs belles habits. Nous irons nous promener à la campagne, et Louise viendra avec nous.
Vraiment, je suis satisfait. Mais il y a, dans ma satisfaction, quelque chose que je ressens pour la première fois. Je n'éprouve pas le simple contentement d'aller dehors, au bon soleil et au grand air. J'ai le cœur comme gonflé. Je m'applique à bien marcher. Et je regarde les passants, et Louise même, d'un air supérieur.
D'ordinaire, sur la route, je donne une main à Louise. Aujourd'hui, je vais seul, les mains dans les poches.
Louise ne m'en fait pas la remarque. Mais je vois, dans ses yeux, que ce changement l'étonne et la peine.
Nous saluons les voisins en passant devant leur porte. Tous, à ma vue, s'écrient : « Qu'il est beau ! »
A chaque compliment je me gonfle davantage...
Pendant que papa et maman causent avec des amis, deux fillettes s'arrêtent pour dire bonjour à Louise.
« Qui est ce petit garçon ? » demande l'une d'elles. En pinçant la bouche, Louise répond :
« C'est « Monsieur » Édouard. »
Puis elle chuchote à l'oreille des gamines. Et toutes trois de rire !
Sûrement, elles se moquent de moi... Je suis mortifié !
Avant de continuer leur chemin, les fillettes me font une grande révérence et me disent, en riant aux éclats :
« Au revoir, « Monsieur » Édouard ! »
Je me sens de plus en plus ridicule. Je comprends que j'ai été sot, et la tristesse me gagne...
Nous rentrons. Louise, si bavarde d'habitude, se tait... Son silence me gêne, mais je n'ose parler le premier. De retour devant notre maison, je dis enfin : « Reste, Louise. Nous jouerons dans le jardin. » Louise fait semblant de se sauver :
« Y penses-tu ? Tu salirais ta belle culotte... Au revoir, « Monsieur » Édouard ! »
A ce coup, je fonds en larmes. Mais Louise a bon cœur. En voyant mon chagrin, aussitôt elle m'embrasse.
« Si tu veux être mignon dans ton petit costume, dit-elle, ne sois donc plus si fier. »

15. - Dans le bois.

Cet après-midi, je m'ennuyais dans le pré. L'idée m'est venue d'entrer sous le bois qui gravit la colline, un peu plus loin.
C'est étrange, un bois, quand on s'y enfonce tout seul. A mesure qu'on avance, la lumière diminue. Le vent balance la cime des arbres, et une chanson plaintive vient de toutes ces branches tordues qui montent et se perdent dans la masse sombre des feuilles.
Je songeais à fuir. Néanmoins, j'avais toujours, les oreilles et les yeux ouverts comme je les ouvre le soir, quand je vais chercher un jouet oublié au jardin.
Brusquement, ce que je prévoyais bien est arrivé... Là, devant moi, à quelques pas, couché au pied d'un chêne, tout noir, horrible avec ses yeux énormes, un loup !
La peur m'affole. Je me sauve tout droit, sans voir le sentier, égratignant mes mollets aux épines des buissons.
Je bondis enfin hors du fourré...

La maison de M. Planes, le propriétaire du bois, est tout près, heureusement. J'y cours et, de la barrière, j'appelle...

M. Planes apparaît. Quand je lui raconte que j'ai vu un loup, il rit de bon cœur. Mais j'insiste tant qu'il finit par sembler me croire. Il décroche son fusil.

« Allons, conduis-moi », dit-il.

Je rentre sous les arbres qui, chose étonnante, me paraissent moins grands et moins sombres, cette fois.

Nous approchons du repaire. Je marche avec précautions. M. Planes, le fusil dans les mains, règle son pas sur le mien.

Soudain, je m'arrête : le loup est toujours au même endroit. Je souffle :

« Là ! là !... vous voyez ?... »

— Où donc? demande M. Planes.

— Là, au pied de l'arbre !... »

M. Planes éclate de rire.

« Nigaud ! dit-il. Avance encore un peu... »

Ne vois-tu pas que c'est un gros morceau de bois mort, ton loup, et que ses yeux sont deux champignons blancs ? »

16. - En regardant maman laver.

Maman est blanchisseuse. Elle lave le linge des Cayol, qui tiennent une grande boucherie en ville. Quand elle m'habille, le matin, elle a déjà fini sa vaisselle et mis en ordre la cuisine. Je n'ai pas plutôt déjeuné qu'elle va dans la buanderie, pour s'occuper de la lessive.

Souvent, je lave, moi aussi, à côté d'elle. J'attache sous mes bras un tablier de toile, je retrousse mes manches et je monte sur une caisse renversée pour arriver à la hauteur du bassin. Maman me donne des mouchoirs et je les savonne, je les frotte comme elle.

C'est agréable de tripoter le linge savonné. Il glisse et il mousse. Si l'on sait s'y prendre alors, en soufflant dans la main presque fermée, on forme une jolie bulle, brillante, transparente, où l'on voit du jaune, du rouge, du vert, et qui soudain s'envole, légère.

Je jouais ainsi, ce matin... Content, j'ai dit :

« C'est amusant de laver, n'est-ce pas, maman ? » Sans interrompre son ouvrage, avec un petit hochement de tête, maman m'a répondu simplement :

« Tu trouves ?... »

Un peu surpris, je l'ai regardée à la dérobée.

Tiens, je ne l'avais pas remarqué : son visage est fatigué. Et, par instants, on dirait qu'elle respire avec peine.

J'observe ses mains rouges et crevassées. Sans repos, elles savonnent, frottent, puis frappent avec le battoir.

Pauvre maman !... Tout à l'heure, le dos cassé par l'effort, elle tordra les draps énormes et lourds, puis elle les tassera dans la cuve où bouillira la lessive.

Et cet après-midi, à peine sortie de table, elle retournera à la buanderie, elle tirera le linge tout fumant de la cuve, pour le frotter et le battre encore...

Ah vraiment, il fallait que je fusse bien étourdi, jusqu'ici, pour ne pas voir cette peine de tous les jours.

J'éprouve une émotion très vive, et je dis gauchement : « Tu es fatiguée, maman ? »

Étonnée, maman me regarde avec son bon sourire :

« Mais non, mon petit... »

Oh ! tu peux soutenir le contraire, maman, je sais maintenant... Et je comprends aussi pourquoi papa a la figure lasse, et pourquoi notre lampe lui fait de grands yeux entourés de bleu, quand il rentre le soir.

17. - La mer.

L'eau sombre du port, ce n'est pas la mer. La vraie, la vaste mer, celle des grands bateaux et des marins, je l'ai vue hier. Maman m'a emmené à la plage, avec Louise.

Nous avons marché longtemps à travers la campagne. Puis, à un détour du chemin, un bruit puissant et sourd est venu. C'était une sorte de grondement, qui augmentait à mesure que nous avançons.

Un vent frais et humide souffle vers nous, de plus en plus vif.

Encore quelques pas dans les cailloux et dans le sable et, brusquement, une chose immense et magnifique apparaît : la mer !

Si loin que je porte mon regard, je n'aperçois que de l'eau, une eau d'un bleu à peine plus foncé que le ciel, et où le soleil met des étincelles. Cette eau ne sommeille pas, comme celle du port : elle est vivante. Elle s'agite, elle parle, elle chante. Par moments mêmes, on croirait qu'elle pleure.

De la plage, où nous sommes assis, je la vois qui s'enfle et se soulève. Une vague s'est formée. Elle s'avance, grossit, se soulève encore, se dresse en miroitant et, soudain, se brise et écume. Puis elle s'étend sur le sable et rebrousse chemin, pour laisser la vague qui la suit se briser à son tour... Et c'est ainsi sans arrêt. On dirait que la même vague renaît toujours et se brise.

Il me semble qu'on s'endormirait vite, le soir, au bercement de cette musique.

A une extrémité de la plage, un gros rocher noir sort de l'eau. L'une après l'autre, infatigablement, les vagues l'attaquent et le blanchissent d'écume. Là, elles paraissent plus hautes et plus fortes, et leur voix a des accents de colère.

Dans le ciel tournent de grands oiseaux blancs. Ils se laissent porter par le vent, sans remuer leurs ailes larges ouvertes. Ou, parfois, ils descendent au ras de l'eau, puis s'y posent et dansent avec la vague.

Mais ce sont les bateaux qui m'intéressent le plus. Ils passent au loin, les voiles gonflées ou les cheminées fumantes. Ils montent, descendent, montent encore et se balancent.

Et je pense à ce que papa m'a raconté de la mer. Je me figure des vagues énormes, je crois entendre leur cri menaçant. Je songe aux matelots dont le navire glisse, penché sur l'eau profonde...

La mer ! C'est joli... et pourtant cela m'effraye.

18. - Un grand contentement.

Maman, à présent, m'emmène avec elle quand elle porte le linge propre chez Mme Cayol. Ce matin, elle est pressée : plusieurs fois, elle tire sur mon bras, pour me forcer à la suivre...

Nous entrons dans la boucherie, où les clients se pressent autour des commis au grand tablier blanc. Et maman remet son paquet à la caissière, comme d'habitude. Mais au lieu de prendre aussitôt le linge qu'elle doit laver :

« Puis-je parler à Mme Cayol ? » demande-t-elle.

La caissière, l'air étonné, répond :

« Mme Cayol est encore dans son appartement.

— J'ai quelque chose d'important à lui dire. »

Un moment après, la bonne nous introduit dans le salon de Mme Cayol et nous prie d'attendre.

Il y a, dans ce salon, de grands fauteuils et un divan rouges, des tableaux richement encadrés, un lustre magnifique. Je suis très gêné et n'ose même pas m'asseoir...

Mme Cayol entre. J'attendais une dame fière et froide, et c'est une personne souriante qui paraît.

« De quoi s'agit-il ? » demande-t-elle aimablement.

Maman tire son porte-monnaie et en sort une pièce jaune, brillante, comme je n'en ai encore jamais vue :

« Madame, vous avez oublié cette pièce d'or dans une poche de votre tablier bleu... J'ai tenu à vous la remettre.

— Une pièce de vingt francs dans mon tablier ? Mais c'est impossible...

— Oh ! Madame, répond maman, ce louis est bien à vous. Et c'est bien de votre tablier qu'il est tombé...

Dans le mien, il n'y en a jamais... »

Les yeux rieurs de Mme Cayol se font graves.

« Voilà, assure-t-elle, une visite que je me rappellerai. Je n'avais même pas remarqué que ce louis me manquait. Pour vous récompenser, permettez-moi... »
Mais maman se lève :
« Je ne veux aucune récompense, Madame. Je ne vous ai rapporté que ce qui vous appartenait. »
Mme Cayol est émue. Un instant, elle demeure silencieuse. Puis elle dit, avec son air doux :
« Eh ! bien, soit, puisque vous le voulez ainsi... »
Sur le chemin du retour, je devine dans les yeux de maman un grand contentement. Et, comme je lui en demande la raison, elle me répond :
« Tu es bien petit, encore... Tu comprendras plus tard, sans doute, si tu te souviens... »
Je me suis souvenu, maman. J'ai souvent songé à la pièce d'or de Mme Cayol. Et il y a longtemps que j'ai compris la joie que tu avais eue à la lui rendre.

19. - Le cadeau.

Le lendemain matin, un garçon boucher s'arrêta devant notre porte. Il tira, de la grande corbeille fixée au guidon de sa bicyclette, un paquet qu'il remit à maman.
« Mme Cayol envoie ceci au petit Édouard. » dit-il.
Maman ouvrit aussitôt le paquet et en sortit un livre large et épais, à la couverture d'un bleu vif, où étaient représentés une fillette et un garçonnet regardant des images.
Ma joie fut immense... Ah ! mes petits yeux ne s'étaient pas trompés. Ils avaient bien deviné la bonté dans ceux de Mme Cayol.
Tout de suite, je me mis à feuilleter mon livre. Il y avait, à la première page, un âne, un serpent énorme et un canard... A la deuxième, un dindon faisait la roue. Pour le reste, je ne me souviens plus exactement... Mais je vois encore, en face de chaque gravure, une grande lettre noire. Car mon livre était un alphabet.
Parmi ces lettres, il s'en trouvait trois ou quatre que je connaissais déjà. En face de l'âne figurait le A: avec ses deux longues jambes et sa petite barre, il me faisait penser à une échelle double... Plus loin, je remarquais le E, « la lettre de mon prénom » ; plus loin encore, le O, rond comme un cerceau.
A mesure que je tournais les feuilles, les lettres devenaient plus petites, plus serrées et plus nombreuses. Mais, jusqu'au bout, le livre regorgeait d'images ravissantes.
Je passai tout mon après-midi à les admirer. Maman put laver son linge sans avoir à me surveiller ! Et c'est en contemplation devant mon livre que papa me trouva, en rentrant de l'atelier.
Je le questionnai tant qu'il dut m'apprendre le nom des animaux étranges qui accompagnaient certaines grandes lettres du début. Ainsi fis-je connaissance avec l'ibis, le kakatoès, le yack et le zèbre...
Nous aurions bien dîné à minuit, si l'on m'avait écouté ! Mais papa décida enfin de fermer le livre. Une vive lumière se fit, soudain, dans ma tête :
« Papa ! Je veux apprendre à lire, pour savoir tout seul ce que disent les belles images. »
Maman se mit à rire :
« Tu es encore trop petit ! » dit-elle.
Papa hocha la tête.
« Ma foi, déclara-t-il, cet enfant vient d'avoir cinq ans. pouvons commencer à lui apprendre ses lettres. »

20. - Curieux effets de la gourmandise.

Mon envie de savoir était si grande que, dès le lendemain matin, je repris mon livre. Et, tout au long de la journée, j'interrogeai maman.
Accaparée par son ouvrage, cent fois elle me répondit :
« Papa te le dira ce soir. »
Pourtant, sur la fin de l'après-midi, quand la soupe n'eut plus qu'à bouillir, elle trouva le temps de me donner ma première leçon. Il faut croire

que je ne la rebutai point trop, puisqu'elle recommença à peu près tous les soirs ce travail d'institutrice.

Maman n'avait qu'une instruction assez courte. Mais elle était douce et patiente.

J'allai vite dans mon apprentissage.

Un jour, cependant, je fus un élève difficile. Nous en étions à la lettre S. Louise était venue me voir. J'avais beau regarder le grand S dessiné dans mon livre, à côté d'une gentille souris : ma main rétive ne le reproduisait qu'à l'envers. Malgré les indications de maman, malgré le rire un peu moqueur de Louise, je ne parvenais à tracer que des 2... 2...!

Pour la première fois, je lus dans les yeux de maman une espèce d'inquiétude. Tout avait si bien marché jusque-là !... Et les encouragements de recommencer, sans plus de succès...

Alors maman me gronda. Mais ses reproches ne me rendirent pas plus adroit. A la fin, une idée lui vint. Elle ouvrit le placard de la cuisine et prit, sur l'étagère la plus haute, un superbe pain d'épices ; le plaçant à trois doigts de ma bouche :

« Si tu ne fais pas ton S à l'endroit, me dit-elle, Louise mangera ce pain d'épices toute seule ! »

J'ignore ce qui se passa en moi, et par quel mystère ma bouche se mit en communication avec mon cerveau. Toujours est-il que, instantanément, sans la moindre hésitation, un œil sur le pain d'épices, l'autre sur l'ardoise, je traçai un S magnifique et parfait.

J'en restai moi-même étonné. Maman ne le fut pas moins. Mais, soulagée, elle fit deux parts du pain d'épices, que nous mangeâmes de bon cœur, Louise et moi.

Vous riez, et vous pensez peut-être que je recommençai, le lendemain, à tracer des lettres à l'envers... afin d'avoir d'autres bonnes choses ?

Oh ! que non... J'étais alors, je vous l'assure, bien incapable de pareils calculs, malgré ma gourmandise.

21. - Les gâteaux.

Si l'histoire du pain d'épices est restée vivante dans mon souvenir, c'est qu'il ne m'arrivait pas souvent de manger de semblables gourmandises.

Nous n'avons jamais été riches. Mais nous ne l'avons jamais été aussi peu que dans ce temps-là. En tout, maman devait veiller à la plus grande économie. Cependant, de loin en loin, elle décidait d'enrichir le repas de quelque pâtisserie qu'elle savait faire.

C'était un grand jour ! Quand je pouvais assister aux détails de la préparation, je ne songeais pas à jouer.

Je vois encore maman casser les œufs, verser la blanche farine, la pétrir avec du beurre ou avec du lait. Le moindre de ses gestes me paraissait important.

Puis, la pâte était mise au four dans la cuisinière. De temps en temps, maman ouvrait le four, pour surveiller la cuisson. Gare à moi si je l'avais ouvert en cachette ! Cela aurait pu nuire à la bonne marche des opérations.

Enfin, maman sortait son gâteau qui était prêt, doré, superbe, appétissant. Et je poussais des cris d'admiration.

Quelquefois, maman profitait de mon absence pour faire sa pâtisserie. Elle avait soin, alors, de bien ranger tous ses ustensiles avant mon arrivée.

Mais, le plus souvent, dès que je rentrais, je remarquais, même faible, l'odeur laissée dans la cuisine par la pâte chaude. Aussitôt, je m'écriais : « Maman ! tu as fait un gâteau... »

L'air très sérieux, maman assurait :

« Mais non ! Mais non ! Tu te trompes... »

Alors, j'ouvrais le placard, le buffet, j'allais voir dans la chambre. Et, finalement, je découvrais le gâteau, caché à l'endroit où je l'attendais le moins.

Et c'étaient des rires. Maman, qui avait suivi mes recherches, s'exclamait : « Je voulais le sortir au dessert seulement. On ne peut jamais te faire une surprise ! »

Le moment heureux arrivait. La soupe achevée, maman apportait son chef-d'œuvre dans un plat à fleurs. Papa le découpait avec un certain respect.

Quelle saveur délicieuse ! Nous étions réjouis, vraiment. Et je n'aurais pas imaginé qu'il pût y avoir de pâtisserie meilleure, ni plus fine.

22. - Ma petite école.

Il y a des enfants qui pleurent, quand on les conduit à l'école, et qu'on est obligé d'y traîner. Moi, je me souviens avec joie de mon premier temps d'écoulier.

Il est vrai que l'école où maman me mena, un jour d'octobre, était celle des tout petits. Et Louise m'avait assuré qu'on n'y enseignait pas des choses très difficiles.

Néanmoins, à cette époque, l'école maternelle n'était point encore aimable et riante, comme elle l'est à présent. C'était une école véritable où, dès quatre ans, assis durant des heures, petites filles et petits garçons devaient apprendre à lire, à écrire et à compter.

Mais la maîtresse à qui je fus confié, Mlle Minaud, était douce et bonne. Elle avait une voix agréable, qui encourageait. Et dans son regard passait comme une petite flamme qui me caressait. Tout de suite, nous fumes amis. Petite classe de ma jeune enfance, je revois encore tes grands murs blancs aux fenêtres inaccessibles, tes tableaux noirs auxquels je trouvais un air sévère, tes rangées de tables vieilles et laides. Et comme tu serais triste dans mon souvenir, si je ne remplaçais, debout devant les élèves, avec sa figure souriante, avec ses manières gentilles, l'institutrice qui, heureusement, te faisais oublier !

O ! ma première institutrice, comme vous saviez rendre simples les choses un peu savantes que vous expliquiez ! Comme vous saviez me faire aimer vos petites leçons, mes petits travaux ! Comme vous avez bien su être une autre maman !

Plus j'y pense, plus je sens que c'est à vous que je dois d'avoir pris si tôt, et d'avoir toujours conservé le goût de l'école.

Quand le soir venait et que l'ombre gagnait notre classe sans lampe, vous aviez toujours quelque histoire jolie à raconter. Vous ravissiez notre imagination, ou bien vous l'effrayiez un tantinet parfois...

Puis, quand sonnait la cloche et que, d'un regard, vous nous aligniez tous sagement, vous tapotiez les visages, en disant : « Au revoir, à demain ! »

Il vous arrivait même de vous baisser et d'embrasser quelques-uns d'entre nous, peut-être, de préférence, ceux que vous aviez dû gronder dans la journée...

Cette caresse-là, je l'ai eue, moi aussi, plus d'une fois. Et je la sens encore, toute chaude, sur ma joue...

Ma petite école, ô ! ma première institutrice, c'est vous qui la faites revivre dans mon cœur.

23. - Il n'y a pas de voleur, ici...

Les enfants qui habitent loin de la « maternelle » arrivent, le matin, avec un panier renfermant quel ques provisions. Car, à midi, Mme Lions, la femme de service, ne leur sert qu'une soupe.

La soupe avalée, vite chacun ouvre son panier. On entend : « Maman m'a mis un gros morceau de fromage !

— Moi, j'ai une brioche !

— Moi, j'ai un bâton de chocolat ! »

Certains n'ont, avec leur pain, que trois ou quatre morceaux de sucre. Le petit Jacques, même, n'a que du pain, et il doit se contenter de dévorer... des yeux ce que mangent les autres.

Hier, nous vidions nos paniers quand Marie s'est levée en criant : « Mademoiselle, on a volé mon œuf ! » La maîtresse s'est approchée.

« Oui, Mademoiselle, maman avait mis un œuf dans mon panier, pour que Mme Lions le fasse cuire. Eh bien, voyez, il n'y est plus... »

Nous nous regardions tous les uns les autres. Et Mlle Minaud, silencieuse, nous dévisageait aussi. Très vite, tous les yeux se sont dirigés vers Jacques qui, seul, baissait le nez et fixait le sol. Cette attitude laissait comprendre que c'était lui le coupable. D'ailleurs, moi, qui étais assis en

face de Jacques, je voyais un peu de jaune d'œuf séché sur le plastron de son tablier. Et je suis sûr que Mlle Minaud l'avait remarqué tout de suite. Cependant, elle continuait de se taire. Et le silence qui se prolongeait parut, sans doute, si étonnant à Jacques que, lentement, il leva la tête. Ses yeux, où l'on sentait la peur, rencontrèrent ceux de l'institutrice. Mais déjà Mlle Minaud disait de sa voix enjouée :
« Mais non, ma pauvre Marie, tu te trompes ! Il n'y a pas de voleur ici. Un moment après, toujours souriante, elle revenait accompagnée de Mme Lions, qui apportait un œuf frit, fumant dans son plat.
Marie fut bien étonnée. Et tout le monde rit de bon cœur. Mais moi, qui mangeais près de la porte légèrement entr'ouverte, je sais que Mlle Minaud est entrée dans sa propre cuisine, avant d'aller voir Mme Lions. Et je suis bien certain qu'elle a pris un œuf à elle dans son placard, pour remplacer celui que Jacques avait bu en cachette.
Et j'imagine aussi pourquoi, pendant la récréation, elle a gardé un moment Jacques. auprès d'elle, en lui parlant tout bas.

24. - Une vraie charité.

Si vous voyiez Jacques, à présent, vous ne le reconnaîtriez plus...
Un matin, Mlle Minaud nous a dit, en paraissant chercher des yeux :
« J'ai besoin d'un garçon ou d'une fillette qui me rendra quelques services.
» Et comme nous nous tenions très sagement : « Oh! a-t-elle continué, je sais que vous êtes tous fort gentils. Mais il me faut quelqu'un de grand et de très sérieux. »
Puis, comme si elle n'y avait nullement songé d'avance, elle a décidé :
« Tiens, Jacques, tu vas avoir six ans, tu es un petit homme ; c'est toi qui me conviens. »
Et elle a fait asseoir Jacques, rouge d'émotion, à la première rangée de tables.
Depuis, vingt fois jour, on entend :
« Jacques, la craie, s'il te plaît, » ou : « Va secouer le chiffon dans la cour, Jacques ; » ou encore : « Ramasse les bûchettes, mon petit Jacques .»
Et Jacques, tout heureux, s'empresse d'exécuter ces ordres, attentif à marcher sur la pointe des pieds.
Parfois même, Mademoiselle dit :
« Jacques, occupe-toi un peu des tout petits qui s'agitent. » Alors, Jacques s'assied parmi eux, leur distribue des bandes colorées, des graines ou des images, et s'efforce de les distraire, comme le ferait Mlle Minaud elle-même. Vraiment, Jacques remplit à la perfection son rôle d'homme de confiance. Et il en est tout changé.
Lui qui se tenait souvent le front baissé, comme s'il avait eu honte de ses vêtements rapiécés, lui qui, en classe et même au jeu, semblait avoir de la peine à parler et à sourire, le voilà devenu vif et gai. Et si vous saviez aussi combien ses progrès sont plus rapides en lecture et en calcul !
Mlle Minaud est très contente de lui. Elle répète souvent :
« Comment ferais-je sans mon petit Jacques ? Comment ferais-je, s'il ne m'aidait pas ? »
Maintenant, presque chaque jour, à l'heure du repas, Jacques ajoute à son pain quelque bonne chose : tantôt une pomme, tantôt des amandes, tantôt un morceau de tarte. Et savez-vous qui le gâte ainsi ? C'est Mademoiselle. Elle dit :
« Prends, mon Jacques, je te dois bien cela. Est-ce que les patrons ne paient pas leurs ouvriers ? Prends... Et je t'assure que je devrais même te donner davantage. »
Et c'est encore pour le payer de sa peine que, ce soir, Mademoiselle vient d'offrir à Jacques un joli tablier à carreaux bleus et blancs, qu'elle a confectionné elle-même. Elle le lui a essayé devant nous, avant la sortie. Alors, brillants de joie, les yeux de Jacques semblaient nous dire :
« Voyez-vous, je suis un petit garçon comme vous autres, à présent ! »

25. - La visite du père Noël.

J'avais essayé de rester éveillé jusqu'à sa sortie de la cheminée, la nuit où le père Noël descend dans les maisons. J'avais essayé, oui... mais le sommeil m'avait pris bien avant.

Or, je l'ai vu hier, le père Noël, et tous mes camarades l'ont vu aussi, car il est venu à l'école maternelle ! Mlle Minaud avait invité nos mamans.

Au milieu de la grande salle se dressait un pin, dont les branches portaient des boîtes mystérieuses.

Nous avons chanté « Mon beau sapin », puis « Noël Noël ! » Et les mamans nous ont applaudis, comme de véritables artistes.

A ce moment, quelqu'un a frappé à la porte. L'air surprise, Mlle Minaud a demandé : « Qui est là ? »

Une grosse voix a répondu :

« Ouvrez ! Ouvrez ! C'est moi.

— Mais qui, « vous » ?

— Ouvrez, ouvrez, vous dis-je ! »

Mlle Minaud a ouvert, et le père Noël est apparu ! Le père Noël avec sa longue barbe blanche, son grand bonnet, son vaste manteau et sa hotte.

Nous ouvrons tous des yeux ronds. Moi, j'avais même peur, un peu. Souriant, le père Noël s'est avancé. Il s'est débarrassé de sa hotte et il a dit :

« Mes chers enfants, chères mamans, chère Mlle Minaud, la nuit dernière j'ai attaché des jouets aux branches de ce pin. Mais tout à l'heure, en passant sur un nuage au-dessus de la « maternelle », j'ai entendu de jolies chansons. J'ai compris que c'était la fête, et je suis venu distribuer moi-même les jouets. »

Alors, il nous a appelés un à un, par notre nom, comme s'il nous avait toujours connus. Il nous a remis à chacun une boîte. Dans la mienne, il y avait un bateau à voile. Adèle a eu un poupon qui ferme les yeux, et Robert un train qui marche seul.

Quand il eut fini, le père Noël sortit de sa hotte des oranges, des mandarines, des dattes qu'il nous distribua ; puis il serra gentiment la main à tous et partit en disant : « Soyez bien sages, enfants. A l'an prochain ! » Mais il fallut se séparer. Nous défilâmes devant Mlle Minaud, pour lui dire au revoir.

Alors Jacques, qui était le dernier, et dont la maman n'était pas venue, tira de son panier la plus belle des oranges que lui avait offertes le père Noël. Avec un bon sourire, il dit doucement :

« Mademoiselle, le père Noël vous a oubliée, et vous n'avez rien eu, mais cette grosse orange-là sera pour vous. Vous la voulez bien, n'est-ce pas ? »

Mlle Minaud a paru fort étonnée. Puis, lentement, elle s'est décidée à prendre l'orange, et elle a embrassé Jacques par deux fois. Mais — le croiriez-vous ? — quand elle a levé la tête, il y avait des larmes dans ses yeux.

26. - Courageuse Louise !

Le soir, dès qu'elle sort de la grande école, Louise vient me prendre à la « maternelle », pour me ramener chez nous. Nous allons, heureux de nous retrouver, nous racontant notre journée.

Un moment, nous suivons la grand-route, en longeant les fossés, par crainte des voitures. Puis nous coupons à travers champs.

Là, nous marchons à notre aise. Les aubépines nous offrent leurs cenelles (petits fruits rouges de l'aubépine). Le long des haies s'ouvrent des fleurettes dont nous faisons des bouquets.

Ce soir, nous cheminons ainsi, riant et musant, quand, d'une ferme, un gros chien noir a fondu sur nous avec des abois furieux.

J'ai cru qu'il allait nous sauter à la gorge... Cependant, à deux pas de nous, il s'est brusquement arrêté et nous a barré le chemin.

Il avait l'air terrible, avec sa gueule qui bavait, ses grands crocs, ses yeux sanglants et son poil hérissé ! La tête basse, il continuait d'aboyer, en grattant la terre et en la faisant voler à coups de griffes.

Vous pensez si je tremblais ! Sans Louise, je n'aurais songé qu'à fuir à toute vitesse. Mais elle, immédiatement, m'avait saisi par le poignet et, dans un souffle, m'avait dit : « Surtout, ne bouge pas ! »

Je demeurais là, effrayé...

Louise semblait tenir tête au chien. Immobile, elle tâchait seulement de me cacher derrière elle...

Cela dura quelques instants qui me parurent fort longs. Soudain, de la ferme, vint un coup de sifflet. Le chien tourna la tête. Était-ce son maître qui l'appelait ? Peut-être... Il fit deux ou trois pas de ce côté-là, puis parut décidé à revenir vers nous.

Mais déjà Louise avait ramassé quelques gros cailloux sur le bord du chemin. Sans hésiter, elle en jeta un au chien qui, surpris, courut aussitôt vers la ferme.

Nous fîmes vite une provision d'autres cailloux. Mais le méchant animal ne revint pas, et nous pûmes respirer. Louise m'embrassa.

« Tu as eu peur, dis ? » me demanda-t-elle.

Alors seulement, je m'aperçus que sa main tremblait et que son visage était tout pâle.

27. - Pauvre petite neige !

Il fait froid ce matin ! Le ciel est sombre, presque noir. La rue et ses maisons, notre cour et ses arbres ont un air triste que je ne leur ai jamais vu. Notre salle même paraît en deuil, avec sa clarté grise comme celle des soirs de pluie.

Mlle Minaud explique, des bûchettes dans les mains. Je ne l'écoute guère. Par les grands carreaux des fenêtres, je regarde le ciel étrange et sévère.

Or, voici que je distingue une infinité de petits points blancs qui dansent là-haut, doucement emportés par le vent. Je crie : « Mademoiselle !... »

Mlle Minaud a vu tout de suite. Elle dit :

« Mes enfants, c'est la neige ! Venez la voir. »

La neige ? Tous les visages étonnés viennent se ranger devant la grande porte vitrée.

Les points blancs continuent leur danse et tourbillonnent. Lentement, ils descendent. Maintenant, ce sont comme de petits morceaux d'ouate qui flottent, si nombreux qu'ils cachent les maisons voisines. J'en vois passer tout près des vitres. Il en est qui s'y collent un court instant... On dirait de petites étoiles.

« Les jolis flocons ! » dit Mlle Minaud.

La neige tombe drue, à présent, dans la cour, sur les grands marronniers, sur le toit du préau. Peu à peu, le sol, les branches, les tuiles se recouvrent d'une légère couche blanche...

Mais qu'y a-t-il ? Les flocons deviennent rares. Ils vont disparaître là-bas... Ils ont disparu ! Serait-ce déjà fini ?

Oui, un trou bleu s'est formé dans le ciel... Il grandit de moment en moment... Et, brusquement, le soleil reparait ! Car le vent s'est mis à souffler : il veillait, et il a décidé que cela avait assez duré.

L'instant d'après, nous sommes tous dans la cour. Nous serrons, en riant, la neige dans nos mains. Mlle Minaud, elle-même, la tripote et rit comme nous.

« Jouez, mes enfants, jouez, dit-elle. La neige ne sera pas longtemps à fondre ! »

Et elle ajoute :

« Vous ne la reverrez sans doute pas de sitôt... »

A midi déjà, le grand soleil avait achevé la toilette de toute chose, et les toits rouges riaient à sa lumière retrouvée.

Pauvre petite neige égarée sur la Côte d'Azur, je ne t'y ai pas revue souvent, en effet ! Cinq ou six fois peut-être, en quarante ans... Et, chaque fois, notre soleil ne t'a permis de vivre que de brèves heures...

Il ne veut pas de toi, vois-tu, pauvre petite neige pour rire.

28. - La chèvre.

Dans un pré, sur le chemin de l'école, une chèvre broute, attachée à un pieu. Louise l'appelle. La chèvre s'avance en bêlant doucement, et se met debout, les sabots de devant posés sur la barrière. C'est une chèvre blanche, toute blanche, avec une barbiche, comme celle de M. Seguin, dont Mlle Minaud nous a raconté l'histoire.

Sans ses cornes pointues, je la caresserais volontiers de la main.

Plus courageuse, Louise lui gratte le front. Puis elle lui tend des branches vertes. La jolie chèvre les saisit délicatement du bout des lèvres et les grignote, feuille à feuille.

Louise rit.

« Est-elle heureuse, la mignonne ! » s'écrie-t-elle, ravie. Mais il me semble, au contraire, que les yeux de la chèvre sont tristes et qu'ils disent :

« Je voudrais bien courir et folâtrer librement. Pourquoi m'a-t-on attachée à ce pieu ? »

Justement la propriétaire sort de sa maison :

« Vous voilà fort amis avec Biquette, mes enfants.

— Oh ! Madame, elle est si gentille, dit Louise.

— Gentille ? Oui... Mais elle est bien capricieuse, et bien têtue aussi, parfois. »

J'ai envie de répondre :

« Si elle n'était pas toujours attachée, votre chèvre, elle aurait peut-être meilleur caractère... »

Mais je songe à la chèvre de M. Seguin, et au vilain loup qui l'a dévorée. Et je me dis :

« Que tu es sot ! C'est pour la protéger du loup que la dame empêche Biquette de vagabonder. »

Je demande :

« Le loup ne vient jamais dans votre pré, Madame ?

— Le loup ? Quel loup ?... Il n'y a pas de loup dans le pays, mon enfant. »

Et la dame rit de si bon cœur que je suis un peu vexé...

Le lendemain, la chèvre est encore là, et nous la régalons de nouveau avec quelques feuillages.

Mais j'ai mon idée. Je m'attarde, je laisse Louise aller seule un moment. Et, brusquement, je me décide.

Je passe les bras à travers la barrière, et je détache la corde du collier de Biquette. Puis, le cœur bondissant, je rattrape Louise.....

29. - La boîte aux photographies.

Maintenant, quand je rentre de l'école, la nuit est déjà tombée. Sous la lumière douce de la grosse lampe, je feuillette des livres, je regarde des gravures. Ce soir, j'ai demandé à maman de me prêter la boîte aux photographies.

C'est une boîte en carton, toute simple, qui a d'abord contenu du fil, et où sont rangés des portraits de famille et d'amis.

Avec précaution, je tire les photographies, une à une.

Il en est de toutes récentes. Voici le groupe des petits enfants de la « maternelle », où je me vois, à côté de Mlle Minaud... Voilà un portrait de Louise... Me voilà moi-même, quand je n'avais encore qu'un an. Le photographe m'a couché sur une peau de chèvre, vêtu seulement d'une petite chemise. Oh ! que j'étais drôle, avec mes grands yeux, mon nez retroussé et ma houppette de cheveux !

Je reconnais aussi, là, maman et papa en beaux habits.

Ce garçon boulanger, devant sa boutique, c'est mon parrain. Et cette dame souriante, c'est ma tante Berthe.

Mais voici, maintenant, des cartons jaunis, aux images moins nettes. Il y a longtemps, pour sûr, que ces portraits ont été faits : ils ne me rappellent rien.

Maman, qui s'est assise près de moi, les examine longuement. D'une voix un peu grave, elle dit :

« Vois cet homme fort et joyeux. C'est mon père, à moi, Edouard. Vois comme il avait l'air bon.

— Oui. C'est mon grand-père Louis ?... Tu m'as dit qu'il ne viendrait jamais nous voir. Pourquoi ?

— Il est mort, mon petit, il y a bien des années... »

Et, la voix cassée, maman poursuit :

« Regarde cette mignonne fillette. Est-elle assez jolie, avec sa chevelure bouclée ? C'est ma sœur Jeanne. Elle est morte toute jeune, il y a quinze

ans... Et ce gamin au visage rieur, c'est le frère de ton papa, ton oncle Paul. Il n'avait pas vingt ans quand il est mort... »
Je vois, à présent, des larmes couler sur les joues de maman. Je sens qu'elle a beaucoup de peine. Pour la première fois, je pense à quelque chose d'angoissant :

« Maman, nous mourrons, nous aussi, dis ? »

Maman lève la tête. Avec un sourire triste et doux : « Oui, murmure-t-elle. Un peu plus tôt, un peu plus tard, chacun meurt à son tour... »

Mais, me voyant prêt à sangloter, elle ajoute avec tendresse :

« Rassure-toi, cela n'est pas près de venir encore, pour nous !... »

L'essentiel, vois-tu, mon petit, c'est de bien aimer qui vous aime. Les personnes que nous avons aimées ne sont plus toutes présentes, auprès de nous, mais elles vivent toujours dans notre cœur. Et quand nous ouvrons la boîte aux souvenirs, en retrouvant leur cher visage, nous croyons encore goûter la douceur de leur sourire et de leur affection. »

30. - Une grande peur.

Il y a quelques jours, une grosse dent s'est brisée, au fond de ma bouche. Il n'en reste qu'un vilain chicot. Ma joue est rouge et enflée, et je porte, autour de la tête, un large foulard qui me fait des oreilles d'âne.

« Décidément, déclare papa, il faudra conduire cet enfant chez M. Sabre. »

M. Sabre, c'est le dentiste. Il est installé dans la rue de la « maternelle ». Parfois, au sortir de l'école, je le vois devant sa porte. Il me semble effrayant, avec son ventre énorme, sa grosse tête aux cheveux noirs plantés comme des clous, ses yeux cachés dans la graisse et sa moustache en broussaille.

Il me fait plutôt penser à un boucher, à cause de sa blouse blanche, qu'il retrousse sur ses avant-bras poilus.

Des camarades m'ont assuré que, pour arracher les dents, il plonge une grande pince dans la bouche des clients et que, plus ils crient, plus il tire. Ce doit être vrai.

Et puis, il s'appelle Sabre. Sabre ! Y songez-vous ?

J'affirme à maman que mon mal s'en ira tout seul. Impitoyable, elle me répond :

« Demain matin, nous irons chez M. Sabre... »

Nous voilà dans la salle d'attente. Une dame vient d'entrer dans le cabinet du dentiste. Dieu ! Que va-t-il lui arriver ? Je tends l'oreille...

Non, rien encore... La dame parle tranquillement avec M. Sabre. C'est curieux, on dirait qu'elle rit même, par moments... Maintenant, je n'entends plus rien. Le supplice doit commencer...

Oui, c'est cela. Je distingue un bruit de machine qui tourne, tourne...

Pauvre femme ! Et cela dure...

Ah ! la machine s'est arrêtée... La porte s'ouvre enfin. J'ai juste le temps de voir la dame passer, suivie par M. Sabre. La malheureuse, comme elle doit fuir volontiers !

Et voici le dentiste qui paraît et me crie :

« A nous deux, mon garçon ! »

Résister ? A quoi bon ?... Il faut aller. Il faut s'asseoir dans un fauteuil extraordinaire, où les jambes se mettent à la hauteur du nez. M. Sabre semble de très bonne humeur. Sûrement, il se réjouit à l'idée qu'il va me faire beaucoup souffrir.

« Allons, ordonne-t-il, ouvre la bouche ! »

— Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

— Comment, tu ne veux pas ? Mais laisse-moi voir, au moins !... Ai-je quelque chose dans les mains ? Non, n'est-ce pas ? Eh ! bien, laisse-moi simplement regarder. »

Aïe !... Mais quoi ?...

« La voilà ! » annonce joyeusement M. Sabre.

En effet, il tient ma dent au bout d'un petit instrument brillant, qu'il avait caché dans ses doigts, le fourbe !...

Et c'est fini, oui fini, déjà ! Je n'ai rien senti, en somme, ou presque. M. Sabre s'amuse tant de ma frayeur que son ventre en saute.

Je sais fort bien, maintenant, que M. Sabre est très adroit et qu'il ne torture pas les gens. Je le sais, oui... Mais que voulez-vous, c'est plus fort que moi, rien qu'à la pensée de retourner chez lui, j'ai la chair de poule.

31. - Les chansons de maman.

Parfois, dans l'après-midi, maman s'installe sur la terrasse, pour coudre. Assis près d'elle, sur une chaise basse, je regarde son aiguille piquer l'étoffe et sautiller.

Maman s'absorbe dans son travail. Il lui arrive de rester muette de longs instants. Puis, souvent, sans lever la tête, elle se met à chanter.

Je les connais bien, les chansons de maman. Il en est de gaies et de vives qui me font penser aux oiseaux, au soleil du matin. Il en est de lentes et douces, qui me rappellent le ciel du soir et ses clartés roses et mauves. Certaines me donnent envie de rire, de battre des mains, de sauter ou de danser. D'autres me bercent et me calment. Il en est même qui, sans que je sache pourquoi, me serrent la gorge comme un besoin de pleurer...

Maman a les yeux sur son ouvrage. Mais, sans doute, pense-t-elle à autre chose ? Peut-être pense-t-elle à ce que disent ses chansons ? Car les chansons parlent.

Pour ma part, je ne comprends pas tout ce qu'elles disent. Mais cela m'importe peu. Ce qui me ravit, c'est l'air qui accompagne les paroles, et qui fait que ces paroles ont des ailes... On dirait de jolies hirondelles qui glissent dans le ciel, puis montent, montent, puis soudain plongent jusqu'au ras du sol... Ou encore, quelquefois, des papillons légers qui battent des ailes, sans changer de place, au-dessus d'une fleur.

C'est quand maman est seule auprès de moi, que son chant me plaît. S'il lui arrive de chanter devant des amis, elle a une voix et des gestes qui me la rendent étrangère. Pour qu'elle chante vraiment comme je l'aime, il faut qu'elle chante sans qu'on ait besoin de le lui demander, et sans penser à ceux qui l'entendent.

Et c'est pourquoi j'aime aussi l'écouter le soir, lorsque la nuit tombe et que la lampe ne brille pas encore. Maman interrompt sa tâche et reste un moment rêveuse, près de la fenêtre, son regard sur le jardin ou vers le ciel. Alors, presque toujours, la bouche à demi fermée, elle module un air lent et grave, une chanson sans paroles, qui ressemble à un murmure, au murmure du vent dans les feuilles des grands arbres.

La chanson passe dans l'ombre, douce comme une caresse. Et moi, immobile, je voudrais que cet instant ne finisse jamais.

32. - Quand fleurissent les mimosas.

Quel délicieux matin de Janvier ! Le soleil rit dans un ciel sans nuage ; l'air est si doux que Mlle Minaud a laissé grandes ouvertes les fenêtres qui donnent sur son jardin.

Or, justement, le jardin est en fête. Les mimosas rangés le long des murs ensoleillés, les mimosas aux branches délicates et aux feuilles finement découpées, les mimosas gracieux ont fleuri ! Sous la caresse de la lumière, les innombrables petites boules de leurs grappes se sont ouvertes, presque toutes à la fois. Un vent léger balance leur duvet jaune et apporte dans la salle leur parfum exquis.

Et les oiseaux folâtraient et pépiaient. Et les abeilles bourdonnantes vont et viennent. Et tout dit :

« C'est la fête du jardin : les mimosas ont fleuri !... »

Mlle Minaud parle à ses petits enfants. Elle leur parle gentiment et de son mieux. Mais les petits enfants ne peuvent défendre à leurs yeux de regarder par les fenêtres.

Mlle Minaud s'en aperçoit ; au lieu de gronder son jeune monde, elle décide : « Mes enfants, puisque le jardin nous appelle, allons-y ! » Oh ! quel plaisir de se promener dans le jardin de Mademoiselle, et de mettre le nez dans les touffes de mimosas ! Il fait si bon ! Les oranges commencent à se dorer, parmi les feuilles luisantes. Des roses de velours rouge sont écloses. Le

long des allées, les oxalis ouvrent les petits yeux de leurs fleurs mauves et blanches. Cela est joli. Et cela sent la joie. Mlle Minaud dit :

« Voyez-vous, mes enfants, comme notre soleil a bien travaillé, depuis les quelques jours un peu froids de décembre ? Sans lui, les roses n'auraient pas osé ouvrir leurs boutons, et les grappes des mimosas se seraient desséchées, au lieu de fleurir... »

Puis elle ajoute :

« Savez-vous que, tandis qu'il nous gâte de sa clarté joyeuse et tiède, bien des régions frissonnent dans le brouillard ou sous la neige ? Dans ces pays-là, d'octobre à mai, le soleil se cache derrière les nuages, le ciel gris est triste, et les jardins n'ont pas de fleurs.

« Cependant, des enfants vivent sous ce ciel maussade. Pour aller à l'école, il leur faut marcher dans la boue ou sur la glace... Comme ils sont courageux ! Et comme ils ont besoin d'une bonne chaleur, en arrivant !

« Ah ! je suis sûre qu'ils vous envieraient, s'ils pouvaient vous voir ce matin, dans ce jardin fleuri.

« Eh ! bien, mes amis, si parfois la paresse vous empêchait de sauter du lit, si vous manquiez de courage pour venir jusqu'à votre petite école, songez aux enfants dont le ciel, l'hiver, n'a pas de soleil. Voyez-les, sur leurs routes humides et froides. Et vous voudrez, vous aussi, être vaillants et vous conduire en vrais petits hommes...

« Et maintenant, riez puisque le soleil rit. Soyez heureux, puisque c'est la fête du jardin et que fleurissent les mimosas ! »

33. - Sauvé.

Il y a quelque temps de cela, un soir, en revenant de l'épicerie, j'ai entendu une sorte de plainte, dans le fossé qui longe la route. Je me suis avancé, et j'ai découvert un chien, un tout petit chien, à peine capable de se tenir sur ses pattes. Certainement, on avait voulu s'en débarrasser. Et il était là, pitoyable, grelottant dans l'herbe humide.

Je l'ai mis dans mon tablier, et je l'ai emporté chez nous. Ah ! je vous assure que mes parents ne m'ont pas très bien reçu.

« Avions-nous besoin d'un chien ? s'est écriée maman... Il va voler dans mon placard, salir le linge qui séchera sur l'herbe.

— Faire des trous dans le jardin, et abîmer mes fleurs, a ajouté papa.

— Mais papa, mais maman, voyez comme il a froid ! Il serait mort, pour sûr.

— Tu crois ? »

Et tous deux ont regardé dans mon tablier.

Le pauvre a entr'ouvert les yeux, et il a eu une grimace si drôle que maman n'a pu s'empêcher de rire et que papa a déclaré :

« Il n'a pas l'air terrible en effet... Mets-le près du poêle, sur ce vieux sac. »

Ah ! la bonne chaleur, la chaleur qui fait circuler le sang et qui réjouit !... En peu d'instants, mon chien a été ragaillardisé ; il s'est mis à rôder dans la cuisine, en balançant maladroitement sa grosse tête lourde.

Puis, fort volontiers, il a lapé sa soupe.

« Nous l'appellerons Sauvé, a dit papa, puisque sans toi, Édouard, il serait mort de faim et de froid... »

C'est ainsi que Sauvé est entré dans notre maison et s'est mêlé à notre existence.

Pendant quelques jours, il a conservé son allure gauche et son regard sans vie... Du matin au soir, il allait par le jardin, le nez au sol. Il flairait tout, longuement, avec l'air très sérieux d'un écolier qui apprend sa leçon : la terre remuée, les vers qui se tortillent, les flaques d'eau, les taches dorées et chaudes de soleil, les taches d'ombre froides et sombres.

Il essayait, poliment, de lier conversation avec les poules et leurs poussins et, tout étonné, il les voyait s'enfuir sottement devant lui... Alors, pensant avoir affaire à un animal aussi bien élevé que lui, il allait vers le chat de Louise, qui se promène toujours chez nous. Mais le matou, furieux, le recevait par des « Ffff ! » effrayants.

Peu à peu, Sauvé a compris que ses seuls et vrais amis étaient ses nouveaux maîtres. Si vous le voyiez, à présent !

« Sauvé !... » A mon appel, les petites oreilles se sont dressées et déjà, de toute la force de ses courtes pattes, Sauvé arrive. Il saute et jappe autour de moi.

« Paix ! paix ! Sauvé... » Aussitôt il se couche, en sortant sa jolie langue rose, tellement il a couru et bondi. Et, sous ma main qui caresse son poil doux et d'un blanc sans tache, il a des cris heureux de tout petit enfant.

34. - A la « grande » école.

Je venais d'avoir sept ans quand, un matin de janvier, maman me conduisit à la « grande » école. M'ayant fait lire et posé quelques questions, le directeur déclara :

« Tu es bien jeune encore, mon garçon. Néanmoins, je vais te mettre en douzième. »

Pendant que maman s'en retournait chez nous, j'allai derrière lui, par les couloirs. Quelle grande école ! Que de classes ! Que d'élèves on devinait au bourdonnement, aux éclats de voix qui venaient de tous ces murs ! J'étais fort troublé.

Enfin, le directeur s'arrête, ouvre une porte. C'est la douzième. Une dame âgée s'avance.

« Mme Daniel, dit le directeur, je vous amène ce petit garçon. Il doit pouvoir suivre dans votre classe. »

Me voilà dans un monde nouveau. Mme Daniel m'assied près d'un blondinet qui me sourit et pousse de mon côté son livre, car c'est la leçon de lecture. Et, tandis que les élèves lisent un à un, je regarde furtivement autour de moi. Il y a là une quarantaine de garçons, de huit à neuf ans, je crois. Quelques-uns, même, doivent être plus âgés. La maîtresse, assise au bureau, ne les quitte pas des yeux. Elle a un air un peu grave, dans sa robe noire. De temps en temps, elle dit : « Marcel !... Louis !... vous ne suivez pas... »

Marcel et Louis rectifient leur attitude.

Comme cette classe est différente de celle que j'ai fréquentée jusqu'ici ! Et combien Mlle Minaud me paraissait plus gaie que Mme Daniel !

Tout à coup, la maîtresse dit : « A vous Édouard ! »

Tous les regards se tournent vers moi, le nouveau, qui ne sais même pas où l'on en est... Mais le blondinet, mon voisin, met vite un doigt sur la page, et, à tout hasard, je commence là.

Je lis lentement, soigneusement, comme Mlle Minaud, comme mon papa m'ont appris à le faire. D'abord c'est un grand silence ; mais bientôt je suis gêné par de petits rires. Je sens que le rouge me monte au visage. Et, brusquement, je m'arrête, car ma voix s'étrangle... Alors Mme Daniel se lève :

« Cela vous fait rire, dit-elle, d'entendre le petit nouveau lire avec expression, tandis que la lecture de la plupart d'entre vous ressemble à une chanson pour endormir les bébés... »

Riez tant que vous voudrez ! Mais c'est lui qui lit bien, et vous qui lisez mal... »

Puis elle vient à moi, pose une main sur ma tête, et à voix basse : « Courage ! mon petit, me souffle-t-elle. Ne te trouble pas ainsi. Il ne faut pas avoir peur de la « grande » école. »

Je lève les yeux sur l'institutrice : dans son visage près du mien, je vois une douceur qu'il n'avait pas tout à l'heure. Je comprends que ce visage est obligé de cacher souvent sa vraie bonté j'en suis réconforté. Je retiens un gros soupir et, à travers mes larmes, je souris.

35. - Albert.

A la première récréation, mon émotion devait me reprendre, plus forte encore qu'à mon entrée en classe.

Dans la cour de la « maternelle », quarante bambins, au plus, jouaient paisiblement autour de la maîtresse, faisant des rondes et chantant. Ici, ils sont des centaines de garçons à courir, sauter et crier. Cela fait un tohu-bohu qui m'apeure. Et quand Mme Daniel rompt les rangs, je demeure immobile sur la porte de la classe, de crainte d'être renversé par un « grand » dans sa course, Mais quelqu'un me prend la main : c'est mon voisin de table.

« Pourquoi restes-tu là ? me demande-t-il aimablement. Il fait froid ! Viens donc avec moi. »

Et il m'emmène contre le mur opposé, dans un angle plein de soleil et bien tranquille, où l'on ne risque pas d'être bousculé.

« Tu vois ? nous pourrions jouer aux billes là, dit-il.

— Mais je n'en ai pas !

— J'en ai, moi. Tu me les rendras... Nous jouerons pour rire. Sais-tu jouer au triangle ? Non ? Vois comme c'est facile. Je trace un triangle sur le sol... Bien !... J'y loge mes billes. Très bien ! Maintenant, chacun à notre tour, avec cette grosse agate, nous essayerons de déloger le plus de billes possible. Et chacun gardera celles qu'il aura fait sortir... N'est-ce pas simple ? »

On rit derrière nous... C'est Mme Daniel. Elle dit :

« C'est bien, Albert, de t'occuper ainsi du petit nouveau et de lui apprendre à jouer... »

Albert regarde la maîtresse, à travers ses mèches blondes.

« Comme elle est gentille ! » murmure-t-il, tandis qu'elle s'éloigne.

Je fais oui, de la tête, mais je ne puis m'empêcher de remarquer :

« Maman est plus gentille encore !

— Ah! oui, pour sûr... C'est si gentil, une maman ! J'ai vu la tienne, ce matin... Tu l'aimes bien, dis ? »

Albert ajoute, d'un air triste :

« Ma maman à moi, elle est morte... l'an dernier... »

Puis, la tête basse, il se tait, L'émotion, que je devine chez lui, me gagne... Pauvre petit Albert, qui n'a plus sa maman !... Est-il donc possible de vivre sans maman, sans une maman qui vous aime, qui vous serre dans ses bras avant de vous mettre au lit, qui vous caresse doucement et vous protège ?

Je dis :

« Oui, mais ton papa doit t'aimer encore plus

Albert lève la tête :

« Papa ? Il est en Afrique. Je ne le verrai que dans un an ou deux... Il est sergent dans l'infanterie coloniale.

— Avec qui habites-tu, alors ?

— Avec ma vieille tante. Elle est bien bonne, je t'assure, et je l'aime beaucoup. Mais si tu savais combien j'ai de la peine, quand je pense à papa, qui est si loin, et à maman... que je ne verrai plus ! »

Nous n'avons plus le cœur à jouer, ni même à parler. Je me tiens près d'Albert, et je lui souris. Et, petit à petit, il sourit aussi. Nous serons amis. J'aurai pour lui des gentilleses, car il est doux et bon.

Si je sais m'y prendre, il ne songera pas trop à ces choses pénibles. Il rira et il jouera, comme les petits enfants qui ont encore leur maman et qui, tous les jours, peuvent embrasser leur papa...

36. - Les mitaines.

Nous sommes inséparables à présent, Albert et moi. Le jeudi et le dimanche, mon petit ami vient me voir. Et comme la maison de sa tante se trouve sur ma route, je le prends au passage, avec Louise, en allant à l'école.

Ce matin, il fait froid. Le soleil est encore pâle, et le mistral cingle les mollets, les mains et le visage. Louise a un foulard qui lui monte jusqu'au nez. Moi, je disparaissais sous une grande pèlerine ; de plus, j'ai des mitaines, des mitaines épaisses que Mme Gasquet m'a offertes au jour de l'an. Je me moque bien du froid !

Albert, lui, change à tout instant de main son panier à provisions.

Pourquoi ? Je regarde la main qui serre, en ce moment, l'anse du panier.

Comme elle est rouge ! C'est le froid, sûrement, qui la rougit ainsi... Je m'inquiète :

« Tu as froid aux mains, Albert ?

— Pardi, mes doigts sont gourds, avec ce mistral.

— Eh bien ! passe-moi ton panier. J'ai des mitaines, moi. Cache tes mains dans tes poches ! »

Voilà mon Albert bien content. Et moi, je le suis plus que lui encore, peut-être... Puis, profitant de ce qu'il court devant nous, je demande à Louise :

« Tu sais faire des mitaines ? »

Louise m'a deviné tout de suite :

« Non. Je sais les commencer ; mais, pour les doigts, je m'embrouille... Rassure-toi cependant, Maman m'aidera volontiers : dans quelques jours, Albert aura ses mitaines. »

Bonne Louise !

Le soir même, je vais chez Mme Gasquet, et je la vois qui tricote : « clic! clic! clic! », très vite. Plus vite, Madame Gasquet, plus vite ! Trois jours après, elles sont finies, les mitaines : des mitaines de laine grise, à longs poils, douces au toucher... Je les essaye. Elles sont chaudes ! Mais comment les offrir à Albert ? Si nous lui faisons une surprise ! Oui, c'est cela, une surprise...

Au départ pour l'école, nous empaquetons soigneusement nos mitaines. Comme d'habitude, nous appelons Albert en passant. Et je vais côte à côte avec lui ; Louise, elle, marche derrière et, doucement, doucement, elle glisse le paquet dans une poche béante du veston d'Albert.

C'est fait ! Il ne s'est aperçu de rien... Et nous, nous brûlons d'impatience.

Or, quelques pas plus loin, Albert doit sortir son mouchoir, car son nez coule...

« Par exemple, s'écrie-t-il, qu'est-ce qu'il y a dans ma poche ? »

Il tire le paquet. Il l'ouvre... Il voit...

« Oh ! » fait-il en devenant très rouge.

« C'est la maman de Louise qui les a tricotées pour toi, dis-je. Tu n'auras plus froid aux mains, en portant ton panier. »

Albert est si ému qu'il ne trouve rien à répondre. Mais ses yeux parlent pour lui, et il ne peut s'empêcher de nous embrasser...

Après quoi, marquant le pas, nous allons contents tous trois, comme deux jeunes frères avec leur grande sœur...

37. - La leçon de l'âne.

Dans le pré qui touche à notre jardin, on voit souvent un petit âne gris. C'est Bidet, l'âne du laitier.

Bidet se promène, par-ci, par-là. le col baissé, et, à coups de nez, il tond l'herbe maigre. Puis, quand il a assez rôdé et mâché, il se fait une bonne place quelque part, au soleil. Et, les pattes cassées sous le ventre, il rêve, tandis que les moucheron taquinent ses oreilles. Ou bien, il va au vieux figuier et s'y frotte vigoureusement.

Jeudi dernier, je jouais dans le pré avec Albert et Louise. J'avais gardé une croûte de pain au fond d'une poche. Quand Bidet est arrivé, je la lui ai tendue, d'une main bien plate, comme je l'avais vu faire à son maître, Bidet l'a saisie délicatement, en me frôlant à peine de ses babouines.

« Tu vois, Albert, ai-je dit fièrement, je n'ai pas peur des dents de Bidet, moi !

— Bidet est bien gentil, » m'a répondu simplement Albert.

Cela signifiait-il que je n'avais rien accompli d'extraordinaire ? Je ne sais, alors, quelle mouche m'a piqué :

« Il est gentil, oui, peut-être... Mais monterais-tu sur son échine ? » ai-je demandé avec emportement.

« Oh! pour cela, non ! Je n'ai pas envie de faire une culbute.

— Tu n'es guère courageux, alors ! »

Louise est intervenue :

« Albert a raison. Les ânes ont beau être doux, ils n'aiment pas qu'on les agace. »

Mais j'étais irrité. J'ai répondu :

« C'est la peur qui vous fait parler ! Eh bien ! moi, je monterai sur Bidet !... »

Et, soudain, comme nous étions sous le figuier, je grimpe au tronc, me suspends à une grosse branche et, de là, me laisse tomber sur le dos de l'âne, à califourchon,

Ah ! si j'avais pu rattraper ma branche aussitôt ! Dès qu'il m'a senti sur lui, Bidet a baissé la tête et s'est mis à ruer furieusement. A peine ai-je

eu le temps de saisir ses oreilles et de serrer son cou avec mes genoux... Sans quoi, il m'aurait projeté en l'air comme une balle... Puis il est parti à toute allure. Plus il courait, plus je serrais ; plus je serrais, plus il galopait... Heureusement, le laitier est accouru. Il a maîtrisé Bidet, et j'ai pu enfin sauter à terre.

« Tu vois à quoi cela sert de faire le fanfaron, m'a dit Louise. Tu es tout pâle. »

Et Albert m'a demandé vivement :

« N'as-tu pas de mal, au moins ? »

S'ils s'étaient moqués de moi, ne l'aurais-je pas mérité ? Mais non, ils n'éprouvaient qu'inquiétude et paraissaient aussi émus que moi...

Seul, Bidet, simple petit âne, m'avait donné une bonne leçon.

38. - Un bon gardien.

Jeudi matin, j'étais seul dans le pré. Jules, le grand Jules, qui a dix ans et que je n'aime guère, parce qu'il veut toujours commander, est arrivé.

« Viens avec moi, m'a-t-il dit à voix basse. Nous mangerons de belles oranges.

- Quelles oranges ?

- Celles que j'ai vues dans le jardin de M. Bourguignon.

- Oh ! mais, c'est mal ! Je ne veux pas entrer dans le jardin de M.

Bourguignon. Des oranges, maman m'en achètera.

- Nigaud ! Nous n'en prendrons que trois ou quatre chacun. M. Bourguignon ne s'en apercevra pas. »

Je l'avoue à ma honte : il parlait avec tant d'autorité, ce Jules, que je ne trouvais pas la force de lui résister. Vaincu déjà plus qu'à moitié, j'ai dit :

« Oui, mais si l'on nous voit, si l'on nous prend ?

- Aucun risque. Nous pénétrerons dans le jardin pendant que M. Bourguignon fera ses provisions. Tu sais bien qu'il sort tous les jours, avant midi. » J'ai baissé la tête, n'osant plus discuter ; et j'ai suivi Jules.

La grille du jardin de M. Bourguignon était fermée.

« Tu vois ? fit Jules. Il n'y a personne... Viens ! »

Jules avait bien calculé son coup. Il me montra, dans les aubépines de la haie, un trou par où nous pûmes nous glisser facilement. Mais comme mon cœur battait !...

« Allons, avance, poltron ! » souffla Jules.

Contre un petit mur, tout au haut de terrasses étagées, on voyait les jolis arbustes et leurs fruits superbes.

A pas de loup, Jules hardi en avant, et moi à la traîne ! les jambes molles, nous montions... Encore une terrasse, encore une... Là, nous y sommes !

« Vite ! » commande Jules.

Mais au même instant, à travers le feuillage, dans le jardinet voisin, j'aperçois un homme, debout, qui nous tourne le dos. Sur-le-champ, mes jambes redeviennent fortes. Je dégringole la pente ; Jules, comprenant qu'un danger imprévu se présente, m'imite aussitôt et me rattrape.

Nous courons à la haie, nous piquons de la tête n'importe où, nous égratignant les mains et le visage.

Ouf ! ça y est. Nous voilà dehors. Quelle chance que M. Bourguignon ne se soit aperçu de rien !

« Tu l'as vu ? dis-je à Jules.

- Qui ?

- M. Bourguignon.

- Il était là-haut ?

- Oui, derrière les orangers... » -

Or, juste à ce moment, l'épicerie s'ouvre, et il en sort... Devinez qui ? M. Bourguignon, son cabas à la main !

« Par exemple ! Tu n'as rien vu du tout, et tu t'es moqué de moi, » s'écrie Jules en colère.

Stupéfait moi-même, je réponds cependant :

« Je t'assure que j'ai aperçu quelqu'un. Viens, tu verras. »

Nous faisons le tour du jardin, par un chemin montant. Par-dessus la clôture, nous regardons. Et que voyons-nous ? Un homme, en effet, au milieu des pois naissants. Mais c'est un homme... en paille, que M. Bourguignon a installé pour effaroucher les moineaux, qui aiment trop les jeunes pois.

Jules est furieux contre moi.

« Es-tu sot ! Es-tu sot ! » répète-t-il.

Mais moi, j'embrasserais l'épouvantail, si je le pouvais.

39. - Albert, mon ami...

C'est la récréation du soir. Un jeu de balle s'organise, le jeu de la balle chevalière. Les joueurs se divisent en deux camps : celui des cavaliers et celui des chevaux. Je suis, pour l'instant, un cheval, et Albert est mon cavalier. Allons, les chevaux, courbons le dos, comme à saute-mouton, et rangeons-nous en large cercle ! Et hop ! en selle, les cavaliers.

La balle circulera à la ronde. Tant qu'elle passera de main en main, les chevaux devront patiemment rester en place.

Mais quand, mal lancée ou reçue maladroitement, elle tombera à terre, vite les cavaliers sauteront de leur monture et se disperseront ! Le premier cheval qui la ramassera la lancera pour atteindre un des fuyards, n'importe lequel. Si la balle frappe son but, le jeu recommencera, mais les cavaliers deviendront les chevaux.

Installé sur mes reins, Albert reçoit et renvoie la balle. Voici qu'on la lui jette encore... L'a-t-il saisie ? Non ! Elle tombe à mes pieds. Et c'est déjà la débandade.

Je ramasse vivement la balle. Sans bien viser, je la lance de toutes mes forces, et j'atteins... un carreau de la fenêtre de notre classe. Crac !... La vitre ne tombe pas, mais je vois bien qu'elle est fêlée en haut, dans un angle.

Au bruit du verre brisé, Mme Daniel, là-bas, a tourné la tête... Son regard inspecte la cour : il se porte sur mes camarades dispersés, puis sur moi-même qui me tiens immobile et ahuri, puis sur Albert qui n'a pas eu le temps de fuir et s'est caché, à trois pas de moi, derrière mon dos...

La maîtresse ne dit rien. Mais un petit geste de sa tête semble signifier : « J'ai vu... et je sais ! »

Nous rentrons en classe. Mme Daniel ne m'adresse aucune observation. L'heure passe, et je finis par croire que la maîtresse n'a pas songé à se fâcher pour une petite fêlure...

La cloche sonne. Les rangs se forment, et les élèves défilent vers le portail. Tiens, où est Albert ?... J'attends un moment.

« Albert ? me dit un retardataire ; Mme Daniel l'a retenu, à l'instant où il sortait de classe, en queue du rang. »

Oh ! mais alors, c'est que la maîtresse le croit coupable. Et c'est lui qui va être puni. Cela ne sera pas !

Décidé, je retourne à la classe.

« Que viens-tu faire ici, Édouard ? me demande Mme Daniel,

- Madame, on m'a dit qu'Albert était puni...

- Bien sûr ! Cela lui apprendra à casser mes carreaux...

- Mais, Madame, ce n'est pas lui.

- Comment, ce n'est pas lui ? Qu'est-ce que tu me chantes là ? Si ce n'était pas lui, il aurait bien su me le dire !

- Madame, c'est moi qui ai cassé le carreau. »

Mme Daniel est fort étonnée. Lentement, elle me considère, elle examine Albert qui, l'air gêné, ne souffle mot.

« Oui, dit-elle enfin, je vois cela maintenant... »

Puis, se penchant sur Albert, doucement elle questionne :

« Alors, pourquoi te laissais-tu punir ? Pourquoi as-tu simplement baissé la tête, quand j'ai demandé : « Est-ce toi ? »

Albert très rouge, ne répond rien. Mais je m'écrie :

« Je sais, Madame ; je sais, moi... Il a mieux aimé se laisser punir que de me faire punir moi-même... Parce qu'Albert, Madame, c'est mon ami. Je l'aime beaucoup !

- Et lui aussi t'aime bien, ajoute Mme Daniel ; je le vois. »

Puis, d'un air sérieux et doux :

« Allez donc tous les deux ! dit-elle. Vous êtes libres. »

40. - Le vieux marin.

Le père Charleux habite, sur le chemin de la mer, une maisonnette entourée d'un jardin sans clôture. Dehors, contre un mur, sèche le filet. A l'intérieur, des nasses de toutes formes pendent du plafond et, sur de simples étagères, s'entassent des lignes enroulées autour de larges morceaux de liège, où l'hameçon est piqué.

Car le père Charleux est pêcheur. Dès l'aube, il est sur l'eau, dans sa petite barque. Mais l'après-midi, on l'aperçoit presque toujours dans le jardin, avec son tricot à larges rayures bleues et son vieux béret plat. Il aime les enfants. Et les enfants, qui le savent bien, viennent souvent le voir.

« Bonjour, père Charleux !

— Bonjour, mes enfants ! C'est gentil d'avoir pensé à votre vieil ami... » Les enfants aiment qu'on leur parle, et le père Charleux adore bavarder. Que de fois ne lui ai-je pas entendu raconter cette même histoire qui, chaque fois, m'a paru aussi neuve :

« Je suis né au bord de la mer. Mon père était pêcheur, J'avais à peine douze ans quand il m'engagea, comme mousse, à bord d'un petit voilier qui naviguait le long de la côte provençale. A cet âge, où vous n'avez qu'à vous laisser dorloter par vos mamans, déjà je gagnais ma vie. Et quelle vie !...

« Levé avec le soleil, il me fallait faire la toilette du navire, rouler des voiles et des cordages, monter au mât par tous les temps. La nuit, balancé dans mon hamac, je songeais souvent, tandis que les vagues se brisaient, à la maison tranquille où j'avais laissé mon petit lit... Mais baste ! je m'y suis fait, et la mer m'a formé. Je suis devenu un vrai marin, qui aime son bateau et les grands espaces bleus.

« En ai-je vu, cependant, du mauvais temps !

« Une fois — c'était dans l'océan Indien, nous revenions de Chine sur un grand paquebot — nous dûmes lutter trois jours contre une tempête terrible. Furieuses, grandes comme des maisons à deux étages, les vagues nous attaquaient. Le pauvre bateau craquait, se couchait comme pour chavirer, grimpait au sommet de la vague, puis plongeait dans le creux énorme qui suivait. A tout instant, je disais : « C'est fini ! »

« Pourtant, le bateau résista ; le vent, enfin, s'apaisa. L'eau, redevenue calme, se remit à briller gaiement, sous un clair soleil. Et j'oubliai ces trois jours d'angoisse.

« Une autre fois... »

Et le père Charleux poursuit le récit de ses voyages, devant les bambins aux yeux agrandis.

Comme les autres, j'ai un frisson en me figurant le navire secoué par la mer méchante. Néanmoins, le récit me semble magnifique. Je me représente, à ma manière, cette mer tantôt dangereuse, tantôt si belle.

Et, plus d'une fois, le soir, en m'endormant, je rêve d'une étendue d'eau immense, verte et bleue ; je me vois sur un bateau superbe qui laisse, derrière lui, une neige d'écume.

41. Pauvre papa !

Je travaille fort mal en classe depuis quelque temps. Mon écriture est négligée, mes devoirs regorgent de fautes. Mme Daniel m'a d'abord fait des observations, puis elle m'a puni. Mais je continue de me dissiper !

Papa est très mécontent. Il m'a sévèrement grondé hier. Que va-t-il dire ce soir ? Que va-t-il dire en lisant, à la suite du dernier exercice, le mot que Mme Daniel a écrit à l'encre rouge ? Je suis très inquiet...

Papa rentre et, avant même de dîner, tire du cartable mes affaires. Il ouvre mon cahier, tourne les feuilles, tourne, tourne... Et je vois passer dans ses yeux une tristesse un peu colère.

« Ainsi, dit-il, ni mes encouragements, ni les patientes observations de Mme Daniel ne réussissent à changer ta conduite ! Tu es un vilain garçon !

Songes-tu à ce qui m'arriverait, à moi, si je travaillais mal, si, au lieu de m'appliquer, je gâchais le bois qu'on me donne à raboter ? Eh ! bien, on me

dirait d'aller chercher de l'ouvrage ailleurs. Et qui sait, alors, si nous aurions encore à manger notre pain de tous les jours ?... Toi qui n'as qu'à te laisser chérir par tes parents, toi qui n'as pas à gagner ta vie, trouves-tu donc si désagréable et si difficile ton métier d'élève, pour le remplir si mal ? »

Papa dit cela d'une voix grave. Immobile devant lui, je n'ose lever la tête. Je sens tout ce que ma négligence lui cause de peine, et je voudrais affirmer que je ne recommencerais plus. Mais ne l'ai-je pas affirmé trois ou quatre fois déjà, et n'ai-je pas recommencé ?...

C'est cela, évidemment, qui met papa si fort en colère.

« Puisque c'est ainsi, dit-il, tu mangeras seulement ta soupe. Tu n'auras pas de dessert, ce soir. »

Et le dîner commence, silencieux. Papa et maman mangent sans appétit. Moi, j'ai la gorge serrée. Je n'ai pas faim, et j'avale à peine quatre cuillerées de soupe. Après quoi, je vais au lit et m'endors.

.....
Quoi ? Qu'y a-t-il ? Une main me secoue... Une lumière brille. Je cligne des yeux pleins de sommeil. Je ne sais où je suis... Ah ! c'est papa.

« Tiens, fait-il doucement, mange ces biscuits et cette orange. Tu as faim, dis ? »

Mais non ! J'ai seulement bien envie de me rendormir, A-t-on faim quand on dort ?

Mais papa insiste : « Prends, mon petit, prends ! »

Peu à peu, mon cerveau se fait plus clair. Machinalement, je suce mon orange... Et je comprends !

Pauvre papa ! Il a voulu me punir, et c'est lui-même qu'il a puni. Je me suis endormi tout de suite ; mais lui n'a pu trouver le sommeil. Il s'est dit certainement :

« J'ai privé mon petit garçon de dessert, mais il n'a rien mangé du tout, en somme. »

Puis, il n'a pu résister à son cœur. Et il est là, doux, affectueux. Et c'est lui qui semble me demander pardon.

Je serre fort, très fort, le visage penché sur moi :

« Papa ! Je m'appliquerai cette fois, je te l'assure. »

Papa sourit, comme débarrassé d'une souffrance.

Je crois qu'à présent il va pouvoir dormir.

42. - Les belles histoires.

Quelquefois, vers la fin de la classe du soir, Mme Daniel dit :

« Mes enfants, vous avez été très convenables, aujourd'hui. Je vais vous raconter une histoire. »

— Ah ! le bon, l'heureux moment ! Tous les visages se tournent aussitôt vers la maîtresse ; tous les yeux, jusqu'à ceux des dissipés et des têtus, expriment la curiosité. Tous les petits bruits familiers cessent : froissement de papier, grincement de plumes, chocs de livres et de règles ; les pieds, même, ces pieds qui ont tant de mal à rester seulement cinq minutes endormis sur leur barre, oublient enfin de s'agiter.

Mme Daniel attendait sûrement ce silence ; lorsqu'il est bien profond et attentif, elle se décide à commencer.

Oh ! comme elle sait bien raconter les histoires, Mme Daniel ! A mesure qu'elle parle, la salle, les bancs, les élèves, les murs gris où les arbres de la cour mettent des ombres dansantes, peu à peu disparaissent pour moi. La voix de la maîtresse me transporte, comme si elle était fée, dans un monde de rêve...

« Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût pu voir. » C'est Le Chaperon rouge ! La voix est, ici, gaie et légère. Je me figure la fillette menue et gentille, avec son panier au bras... Je la vois avancer, sous les grands arbres de la forêt... Or, maintenant, la voix se fait plus grosse ! C'est que, tout à coup, arrive le loup féroce, avec ses grandes dents...

« Il était une fois... » Et la voix de la maîtresse, tantôt pressée et tantôt lente, tantôt aimable et tantôt dure, fait vivre devant moi, aussi vrais que

s'ils étaient réellement là, le petit Poucet et ses frères, leur papa, leur maman, et l'ogre énorme et méchant...
Oui, l'épouse de l'ogre a caché les petits enfants sous un grand lit. Mais l'ogre arrive ! Il sent la chair fraîche. Va-t-il découvrir les sept frères tremblants de peur ? Je l'imagine qui avance, tourne, cherche, renifle, puis se baisse. Ah ! quel pincement à mon cœur ! Et quel serrement à ma gorge ! Et Mme Daniel qui s'arrête, juste à ce moment ! Pourquoi me fait-elle ainsi attendre ?..

Jolies histoires, histoires qui me rendent joyeux comme un chant vif ou un clair soleil, histoires qui me gonflent le cœur et font couler mes larmes, je sais bien que vous n'êtes pas vraies... Mais qu'il est bon de vous écouter, qu'il est agréable de vous croire, un moment au moins !

Quand la voix de la maîtresse se tait, il me semble que des lumières s'éteignent et que des choses magnifiques soudain disparaissent... La forêt immense et verte, et le beau carrosse doré, et la princesse à la robe éblouissante, et le vaste oiseau qui volait très haut dans le ciel, tout cela s'efface...

La salle se remet à bourdonner doucement. Puis la cloche sonne. C'est l'heure de partir. Il est fini, le rêve...

Non, pas fini tout à fait. Sur le chemin du retour, nous reparlerons, avec Albert et Louise, de la belle histoire. Et plus d'une fois, ce soir, je croirai entendre encore la voix de la maîtresse qui sait si bien raconter.

43. - Un écolier inattendu.

Depuis quelques jours, Sauvé a pris la liberté de me suivre, quand je pars pour l'école avec Louise. Quelles difficultés pour l'obliger à s'en retourner !... Hier, j'ai dû me fâcher et faire semblant de lui jeter des cailloux.

Cela ne l'a pas découragé... Ce matin, nous allons déjà par les rues de la ville, quand Albert se retourne et s'écrie :

« Voyez Sauvé, derrière nous ! »

C'est lui, en effet, qui nous suit... à plus de vingt pas, de peur d'être corrigé !... Que faire ? L'heure avance, et je ne puis ramener mon chien à la maison...

Nous voici au portail de l'école. Sauvé nous suit toujours. Retrouvera-t-il son chemin ?... Comme je suis ennuyé !

Mais déjà la cloche appelle. Je ne puis que me mettre dans les rangs...

Et la classe commence. Après le chant, voici le calcul mental.

« J'ai cinq francs, explique Mme Daniel. Je... » Un aboïement plaintif lui coupe la parole. Mon Dieu, c'est lui ! Que va-t-il m'arriver ?...

Mme Daniel et tous les enfants ont tourné la tête vers la porte.

« Qua ! Oua ! Oua ! » recommence Sauvé.

« Un chien ! Un chien ! » crient les élèves.

« Taisez-vous ! » ordonne Mme Daniel. Elle va à la porte... et Sauvé entre en coup de vent.

Oh ! il a vite fait de me trouver. Et le voilà qui me saute aux épaules, tandis que mes camarades rient.

« C'est ton chien ? me demande sévèrement Mme Daniel.

— Oui, Madame... Il m'a suivi... »

La crainte d'une punition, l'idée qu'on va jeter Sauvé dans la rue me bouleversent. Je me mets à pleurer. Puis, brusquement, je trouve assez de courage pour dire :

« Madame, je l'attacherai demain, mais pour aujourd'hui laissez-le près de moi !

— Laisser ce chien ici ? Mais c'est impossible...

— Oh ! Madame, si vous saviez comme il est doux. Demandez à Albert... Il ne bougera pas, je vous l'assure... Si vous le mettez dehors, il reviendra ; ou bien quelqu'un le prendra. Il est si joli, Sauvé... Sauvé, Madame, c'est son nom... C'est moi qui l'ai sauvé du froid, un soir où on l'avait jeté, tout petit, dans un fossé... »

A mesure que je supplie, ô joie, le visage de Mme Daniel se radoucit.

« Eh ! bien, essayons, dit-elle. Mais s'il nous dérange...

— Oh ! Madame, merci !... Couché, Sauvé ! Couché !... »

Et Sauvé se couche humblement à mes pieds. Il demeure sage, immobile. Il aime mieux rester sur le carreau froid, mais près de moi, que de courir au soleil. De temps en temps, je jette un regard sur lui ; alors, ses yeux s'allument et me disent des choses tendres...

Mme Daniel nous observe, étonnée et satisfaite. Quand la cloche sonne la sortie, elle dit :

« Si tous les enfants étaient aussi obéissants que ce petit chien, j'aurais moins de peine ! »

Quel compliment, Sauvé !... Vite, allons... Mais tu ne recommenceras pas, dis ? On ne veut pas les chiens à l'école, nigaud !

44. - Quand maman est malade.

L'autre soir, en rentrant de l'école, je n'ai pas trouvé maman dans la cuisine. Elle m'a appelé de son lit. Elle avait pris froid, en lavant, et elle avait dû se coucher. La fièvre la brûlait. Son visage était rouge, et sa poitrine lui faisait mal.

Alarmé, je regardais ses yeux fatigués et pressais sa main moite :

« Maman ! que veux-tu que je te fasse ? »

— Rien, mon petit. Papa arrivera bientôt. Mme Gasquet a préparé la soupe. Ne reste pas là. Va te chauffer dans la cuisine... »

Je suis allé dans la cuisine, où je suis resté seul, près du feu, tandis que, dehors, soufflait un vent méchant. Je me sentais petit, abandonné. Et j'avais au cœur une souffrance qui m'ôtait toute force...

Enfin, papa est arrivé.

« Je vais faire des cataplasmes tout de suite, a-t-il dit. Si la fièvre persiste, j'irai chercher le médecin... Toi, Édouard, va prendre encore un litre de lait chez l'épicier. »

Quand je suis revenu, papa avait déjà posé ses cataplasmes. Alors, nous avons dîné tous deux, sans faim, à notre table trop grande, où la place de maman paraissait énorme...

Nous ne parlions pas : ce que nous pensions, nous n'avions pas envie de nous le dire. Papa m'encourageait seulement de temps en temps :

« Mais mange donc ! Il faut manger, mon petit... »

Lui-même ne mettait presque rien dans son assiette...

Puis, il a fait la vaisselle, et il m'a couché en me disant :

« Demain, tu n'iras pas en classe. Tu aideras Mme Gasquet à soigner maman. »

Qu'elle a été longue et triste, la journée du lendemain ! Certes, maman avait moins de fièvre. D'ailleurs, Mme Gasquet venait chez nous à tout moment.

Cependant, je songeais à notre maison de tous les jours...

Cela paraît simple de balayer, d'allumer du feu, de faire des lits. Maman s'en tire si vite et si bien ! Mais comme cela devient pénible et compliqué, quand elle n'est pas là ! Mme Gasquet a eu beau se démener, il a fallu que papa s'occupe encore de bien des choses, en rentrant...

Oh ! maman, guéris vite ! Je savais que je t'aimais. Mais je ne l'avais jamais aussi vivement senti. Tu me manques, et tout me manque. Papa aussi n'est plus le même. Il sait garder un visage calme, mais je devine, moi, qu'il a beaucoup de peine...

Guéris vite, maman ! Depuis hier, notre maison n'est plus une vraie maison.

Pour qu'on se sente heureux, chez nous, il faut que tu sois bien portante. Le repas n'est pas bon, si ce n'est pas toi qui l'as préparé de tes mains. Et le soleil n'est pas gai, quand tu souffres dans ton lit...

Sans toi, maman, il n'y aurait plus de bonnes soirées, plus de jeudis, plus de dimanches.

Pour que notre maison soit une vraie maison, il faut que tu la fasses vivre par tes mains, il faut qu'elle soit joyeuse par ton rire et par ton chant...

45. - La joie qui guérit.

Maman est restée au lit huit jours, huit jours interminables. Hier enfin, elle a pu se lever une heure, dans l'après-midi. Peut-être ce soir, en rentrant, la trouverai-je debout et plus forte encore ?... J'y ai pensé vingt fois dans la journée, et j'ai hâte d'être à la maison, car je crois réserver à maman une bonne surprise...

Maman est debout, en effet. Déjà, elle s'occupe du ménage, comme si elle n'avait pas le droit de se reposer un peu, après sa maladie.

« Maman !

— Mon petit !

— Tu vas mieux, dis ?

— Mais oui, rassure-toi. »

Et maman sourit : son sourire est doux, sur son visage pâle.

« Maman !

— Oui...

— J'ai, dans mon cartable, quelque chose pour toi.

— Quelque chose ... pour moi ?...

— Oui, pour toi !

— Alors, qu'attends-tu pour me le montrer ? »

Les doigts me démangeaient... Vite, j'ouvre le carton et je sors, d'un cahier, un carré de carton bleu.

« Voilà ! » dis-je, le cœur battant.

Maman prend le carton et s'exclame aussitôt, en m'embrassant :

« Un billet de satisfaction !... Oh ! que je suis contente. Tu étais si négligent ces temps derniers... Si tu savais quel plaisir tu me procures ! »

Je voudrais assurer maman que, si j'ai bien travaillé, c'est justement pour lui procurer ce plaisir-là. Je voudrais lui expliquer que je n'ai arrêté de penser à elle, à sa poitrine et à sa tête fatiguées, et que je savais qu'elle serait heureuse, en apprenant que son petit garçon avait mis tout son courage à l'étude... Je voudrais expliquer cela. Mais je crains de m'embarrasser dans des paroles compliquées, et je répète gauchement : « Maman ! Maman... »

Or, à ce moment, papa arrive. Comme il est joyeux, en voyant maman levée !... Mais il aperçoit le petit carton bleu et l'examine.

« Ah ! dit-il, c'est beaucoup de joie pour un seul jour... Donne-moi ton cahier, Édouard. Je n'ai pas eu le temps de le regarder, depuis une semaine. »

Oh ! j'attendais cet instant-là !... Papa tourne les feuilles. Il voit des devoirs soignés, des traits bien droits, des exercices gentiment coloriés... Il conserve son air un peu grave ; mais je devine sur son visage un vrai contentement, et comme de la fierté.

Maman regarde par-dessus son épaule. Elle aussi est ravie : elle dit à papa, doucement :

« Tu as eu raison de te fâcher et de le gronder. Oui..., mais je savais bien qu'il redeviendrait un bon petit écolier... »

Puis elle ajoute, en riant :

« Eh ! bien, mangeons, car j'ai grand'faim... Maintenant, il me semble que je vais guérir très vite ! »

Alors, pour la première fois depuis huit jours, elle se rassoit à table, et nous dînons tous les trois de bon cœur, comme si rien de plus heureux n'avait pu nous arriver.

46. - Les beaux voyages.

De temps en temps, maman va voir une amie qui tient une épicerie sur le Port-Marchand, à Toulon. Je ne manque pas une occasion de l'accompagner. Car, pendant qu'elle cause dans la boutique, je puis rôder le long des quais, où s'alignent les bateaux de commerce.

Ici, un cargo ventru embarque de grosses barriques de vin. Une grue, installée sur le navire et d'où pend un long câble d'acier, tourne sur elle-même en ronflant. Le câble descend. Des dockers y attachent cinq ou six barriques à la fois. Puis, la grue ronfle de nouveau. Le câble se raidit et les barriques quittent le sol.

Elles montent, montent, se balançant dans le vide, au-dessus du quai et des gens. Pourvu qu'elles ne tombent pas ! Mais non. La grue fait un quart de tour, et la lourde charge descend lentement, pour disparaître dans le ventre du bateau.

A côté, une grande planche se détache d'un voilier. Des hommes tout noirs sortent du navire, une benne (panier d'osier) de houille sur la nuque. Ils courent sur la planche et, d'un coup d'épaule, jettent le charbon dans des tombereaux.

Plus loin, d'autres cargos, d'autres voiliers se vident d'énormes paquets de liège, de barils d'huile, de coton, de troncs d'arbres, ou bien s'emplissent de sable, de savon ou de ferraille.

Mille bruits viennent des machines qui tournent, des hommes qui s'appellent, des chaînes de fer qui se tendent.

Une odeur étrange et forte règne. Je ne l'ai respirée que là. C'est l'odeur de toutes ces marchandises qui chauffent au soleil ; c'est celle de la fumée épaisse et grasse que crachent les cheminées des navires ; c'est celle du pétrole qui nage, en larges taches violettes, vertes et bleues, sur l'eau dormante du port.

Aux mâts flottent des pavillons multicolores. Les couleurs de la France se mêlent à d'autres que je ne connais pas... les marins parlent des langues aussi variées que les drapeaux.

Je devine les Italiens et les Espagnols à leurs cheveux noirs, à leur accent chantant, et les Anglais, grands, secs et blonds, à leur voix nasillarde. Quand un Chinois passe, la face jaune et les dents noires, ou qu'un nègre crépu et luisant apparaît, je n'ai plus d'yeux que pour lui.

Je vais d'un navire à l'autre, le regard curieux. Je pense aux récits du père Charleux. Je me figure que je pars vers des pays mystérieux. Je me représente des fleuves immenses, des oiseaux extraordinaires et magnifiques, des troupeaux d'éléphants et des caravanes de chameaux... J'imagine des maisons toutes blanches et au toit plat, ou bien des tours de porcelaine étincelante, ou encore des cabanes de bambou et de papier.

Et lorsque maman m'appelle pour le retour, elle ne se doute pas que je reviens d'un grand et beau voyage.

47. - Où est papa ?

J'étais rentré depuis longtemps. J'achevais mes devoirs. Et la faim me prenait... De temps en temps, maman regardait la pendule. Six heures... Six heures et demie...

« Papa tarde bien ce soir, dis-je.

C'est vrai », répondit maman simplement. Mais je devinai de l'inquiétude dans sa voix.

Moi aussi, j'étais inquiet... Je songeais : « Où est papa ? Pourquoi n'est-il pas encore là, lui qui ne se met jamais en retard ? Que lui est-il arrivé ? » Sept heures moins le quart !... Maman s'est levée.

« On a sans doute retenu ton papa pour un travail de nuit, dit-elle, et il n'a pas pu nous prévenir... Oui, ce doit être cela. Mais, tout de même, j'aimerais en être sûre... Mets ton manteau, et allons à l'usine ! »

Dans la nuit noire, nous nous hâtons. Enfin, voici le haut portail de fer. Nous frappons... Quelqu'un vient d'un pas traînant. C'est le gardien. Il n'est pas de bonne humeur.

« Personne ne travaille à la menuiserie cette nuit, » nous répondons-il d'un ton bourru. Et il referme la porte.

Maman a perdu son calme.

« Mais alors, murmure-t-elle, où ton papa est-il allé ? Peut-être, dis-je le cœur serré, papa s'est-il blessé en travaillant, et l'a-t-on transporté à l'infirmérie.

Mais c'est impossible, mon petit, s'écrie maman. Cependant, ajoute-t-elle, j'aime mieux me renseigner. »

L'infirmérie, justement, est toute proche. Au coup de sonnette, un infirmier descend. Il est plus aimable que le gardien ; aussitôt il nous rassure :

« Mais non ! Il n'y a pas eu le moindre accident à l'usine aujourd'hui. »

Ah ! la bonne parole... Maman retrouve son sourire.

« Néanmoins, remarque-t-elle, nous ne savons pas davantage où est ton père. » Décidément, j'ai des idées noires.

« S'il s'était trouvé malade dans la rue ? dis-je. S'il était à l'hôpital ? Veux-tu te taire ! On serait venu nous informer chez nous... Il est vrai que nous sommes partis depuis une heure. »

Soucieuse de nouveau, maman décide :

« Rentrons à la maison. Mme Gasquet nous dira bien si quelqu'un a sonné à notre porte pendant notre absence. »

De toutes nos jambes fatiguées, nous filons vers le logis. Une pluie fine s'est mise à tomber. Nous arrivons transis.

Mais... Mais quelqu'un n'est-il pas là, sur la porte, rencogné (caché) dans l'épaisseur du mur ?... Oh ! c'est papa... papa qui n'a pas de clef, et qui se protège de la pluie comme il peut.

« Que faites-vous dehors à cette heure ? » demande-t-il un peu fâché.

Plus fâchée que lui encore, maman réplique :

« Nous te cherchions partout. Où étais-tu donc ?

Comment ! Mais ne t'ai-je pas avertie, hier soir, que j'irais chez le coiffeur, à la sortie de l'usine ?

Oh ! c'est vrai, balbutie maman. Mais oui, c'est vrai... Eh bien, je n'y ai plus songé du tout... »

Papa part d'un gros rire. Et nous, nous sommes si heureux de le revoir bien portant, après avoir eu si peur, que nous rions aussi fort que lui.

48. - Sous le ciel de minuit.

Depuis quelques jours, tout le monde parle de la comète. C'est, dit-on, une étoile qui traîne après elle un panache de lumière. Elle apparaît vers le milieu de la nuit. Les enfants dorment alors. Quel dommage !... Mais j'insiste tant que papa, ce soir, me promet de m'éveiller à l'heure propice. Le moment est venu. Papa m'enveloppe dans une couverture et, tandis que mes yeux s'ouvrent et que mon esprit revient à soi, il m'emporte dans ses bras, comme un bébé.

Nous voici sur la terrasse. L'air vif parvient à me réveiller. Je cherche dans le ciel... Mais déjà papa a trouvé.

« Vois là-bas. », fait-il, le bras tendu.

J'aperçois en effet, du côté où le soleil se lève, l'étoile étrange avec sa tête qui flambe et sa longue chevelure de feu.

Papa m'explique que la comète, qui semble immobile, se déplace à une vitesse inouïe, et qu'elle reviendra au même endroit, une nuit comme celle-ci... dans soixante-quinze ans !

Si un autre que papa me racontait cela, j'aurais de la peine à le croire, Mais papa ne ment jamais... Et mon petit cerveau essaye d'imaginer la course folle de l'étoile empanachée, là-haut, dans le ciel sans fond.

Je songe que ni papa ni maman ne reverront la comète, puisqu'ils ont déjà quarante ans. Je songe que, si je la revoyais, je serais moi-même un vieillard aux cheveux blancs... Et je suis pris d'étonnement, et d'une sorte de tristesse que j'ignorais encore.

A présent, mes yeux inspectent le ciel. Comme il est différent de celui que j'ai vu jusqu'ici. Dans les premiers instants qui suivent le coucher du soleil, les étoiles sont rares. En ce moment, elles sont innombrables.

Il y en a de toutes petites, dont la lumière réussit à peine à percer la nuit. Il en est de larges et de superbes, qui ont des flammes d'or. Il en est d'immobiles qui donnent une clarté morte, comme celle de notre lampe, et d'autres qui semblent danser et d'où partent des lueurs rouges et vertes. Quelques unes paraissent s'être rangées pour dessiner, un peu partout, des figures curieuses...

Et les milliers de feux de toutes ces étoiles remplissent l'obscurité d'une clarté faible, que je n'avais pas remarquée tout de suite, mais qui me permet, maintenant, de voir assez distinctement autour de moi.

La nuit est calme. La maison, le jardin, le pré voisin, la campagne lointaine reposent sous le ciel étoilé. Un vent léger balance à peine la tête de quelques cyprès.

Au lieu des bruits sonores du jour, des bruits faibles qui me surprennent. Je remarque le frôlement des branches contre un mur. Un oiseau de nuit bat l'air mollement, au-dessus de ma tête. Un aboiement vient de loin, de très loin. Et, du clocher de la ville, arrivent lentement les douze coups de minuit.

L'émotion que je ressens est toute nouvelle. C'est comme si j'écoutais certaines poésies, ou certaines chansons pleines de douceur... Même si papa n'était pas là, il me semble que je n'aurais pas peur.

49. - Le sourire de l'école.

Les vacances de Pâques sont finies. Finies les grasses matinées, finies les bonnes parties dans la campagne, et ces journées entières à se griser d'air pur et de soleil ! Il faut reprendre, ce matin, le chemin de l'école. Je m'attendais à le trouver pénible, un peu, ce retour. Je comptais : « Plus que trois jours, plus que deux... » Et, tout surpris, je me sens, au contraire, plein d'allégresse.

Est-ce parce que le printemps est en fête, avec son ciel si bleu et son air si léger ? Est-ce parce que les oiseaux sifflent, et que les fleurs jolies sèment les gazons ? Ou bien encore, est-ce parce que Louise et Albert rient de n'importe quoi, et chantent en marquant le pas ?

C'est pour tout cela à la fois, sans doute. Mais c'est peut-être aussi, tout simplement, parce que je vais retrouver ma classe et mon école, et que je les aime plus que je le supposais.

L'école... Nous l'avons laissée si volontiers, le soir où Mme Daniel nous a lâchés, comme une volée de moineaux. Assez de leçons, assez d'exercices ! A nous les jeux, les champs, les bois, la liberté !... Et pourtant, ce matin, nous sommes plus joyeux encore d'aller vers elle.

D'ailleurs, elle s'est faite aimable et belle, pour nous mieux accueillir. Les cantonniers ont ratissé soigneusement la cour. Les arbres se sont mis d'accord pour nous procurer un étonnement agréable. Ils savaient qu'un soleil plus chaud nous attendrait. Alors, combien ils se sont dépêchés de verdier et d'élargir leurs feuilles, pendant notre absence ! Déjà, il fait bon à l'ombre douce qu'ils nous ont préparée.

La classe, fenêtres ouvertes, nous montre ses murs nouvellement blanchis, ses tables lessivées, les bouquets de fleurs fraîches qui parent le bureau de la maîtresse.

Le long du mur, sous le toit, c'est un gazouillis continu. Les hirondelles sont revenus à leurs nids, comme nous revenons à notre école.

Mme Daniel s'avance vers nous. Elle aussi s'est transformée. Elle a laissé son manteau sombre d'hiver, et mis une robe claire : cette toilette printanière donne plus de jeunesse à son visage, plus de gaîté à son sourire. En vérité, c'est toute l'école qui sourit.

Les enfants sont ravis de se retrouver. Ils ne songent pas aux jeux endiablés et bruyants ; ils babillent par petits groupes : au lieu de retentir de cris perçants, la cour réveillée pétille de rires frais, ou ronronne de conversations plaisantes.

Aussi, quand la leçon commencera, tout à l'heure, comme les tenues seront correctes, comme les visages exprimeront l'attention et le bon vouloir ! Peut-être quelques enfants s'oublieront-ils à regarder, par la fenêtre, le tapis des prés, où nous jouions hier, et le ciel lumineux... Mais ce sera si involontaire et si bref que la maîtresse ne songera à gronder personne. Elle conservera son air des jours heureux, en présence de sa famille retrouvée. L'école se remet à vivre, dans un joyeux murmure, et, comme le soleil d'avril, elle sourit.

50. - La tirelire.

Il me semblait que cela n'arriverait jamais. Cela est arrivé pourtant : ma tirelire est pleine !... Avec une pince, papa arrache le couvercle du coffret de bois.

Oh ! que d'argent dormait là, serré, entassé !

« Voyons, combien y a-t-il ? demande maman.

— Cent francs, peut-être... dis-je.

— Pour le moins, » ajoute papa, sans rire. Et il compte : « Deux... quatre... huit... quinze... vingt... trente francs. »

Tiens, pas davantage ? Il a fallu si longtemps, pour remplir le coffret ?

Il est vrai que trente francs, c'est encore une somme ! Que vais-je bien pouvoir acheter ?... Mais, j'y suis, une bicyclette ! Oh ! pas une bicyclette neuve, assurément, mais une bicyclette d'occasion qui, repeinte, sera aussi jolie qu'une neuve.

Cependant, papa remet l'argent dans la tirelire :

« Te voilà riche, dit-il. Maman placera ces trente francs sur ton livret de caisse d'épargne. »

Par exemple ! Je suis dépité. N'ai-je pas le droit d'utiliser librement mon argent ?... Je proteste :

« Mais je ne veux pas qu'on place mes trente francs ! Je veux acheter une bicyclette.

— Une bicyclette ? s'étonne maman, tu es trop petit encore. »

Mais je persiste dans mon idée.

« Après tout, dis-je, cet argent est à moi, et j'en puis faire ce que je veux. »

Papa a froncé les sourcils.

« Tu as raison, décide-t-il. Prends-le, et fais-en ce qui te plaira. »

Je ne m'attendais pas à une conclusion aussi rapide, ni aussi simple. Un peu interdit, je range mon coffret et je vais m'asseoir sur la terrasse...

Or, par la fenêtre entr'ouverte, j'entends papa et maman continuer la conversation à voix basse.

Maman dit :

« Je comptais, avec cette somme, lui acheter un costume d'été. Mais il faudra bien lui acheter une bicyclette, puisqu'il en a tant envie.

— Bien sûr, répond papa... Et je la lui aurais promis tout de suite, s'il l'avait demandée sur un autre ton.

— C'est un enfant, vois-tu.

— Oui, c'est un enfant... »

Et c'est tout.

Comme ces deux voix tranquilles, qui expriment tant d'affection pour moi, me vont au cœur, soudain ! Et comme mon esprit, alors, travaille !

Si maman pensait m'acheter un costume avec l'argent de la tirelire, c'est sans doute qu'il ne reste pas grand-chose dans le sac où elle cache ses économies. Pourtant, elle lave du matin au soir... Et papa bêche son jardin le dimanche, au lieu d'aller jouer aux cartes... Oh ! combien j'ai été fou. Maintenant, je me sens grave comme je ne l'ai jamais été. Aurai-je le courage, tout à l'heure, en m'asseyant à table pour le dîner, de dire avec calme :

« J'ai réfléchi... Je ne veux pas de bicyclette. Il faudra mettre mon argent à la Caisse d'épargne. »

Oui, je l'aurai, je crois... Mais je baisserai la tête, afin de ne pas rougir sous le regard étonné de mes parents. Car il ne faut pas qu'ils se doutent que je les ai entendus.

51. - Si Louise avait été là...

D'ordinaire, nous rentrons de classe en coupant au plus court, par les rues étroites de la ville haute. Mais, ce soir, Louise n'est pas là pour commander. Elle a dû quitter l'école de bonne heure, et je décide Albert à faire un grand tour par les quartiers neufs.

Nous suivons les rues animées, et nous inspectons les devantures. Puis nous arrivons sur le port encore ensoleillé, vivant et gai. Un bateau plein de voyageurs part pour Toulon en sifflant. A coups de rames, dans de petites barques, des pêcheurs vont poser leurs filets.

Qu'elles sont gracieuses, ces barques peintes de couleurs vives ! On en voit, attachées tout le long du quai, qui dansent à la moindre vague, comme impatientes de s'en aller...

Si nous sautions dans un de ces jolis esquifs — sans le détacher, bien sûr, — comme nous nous amuserions !

Albert sent que cela est grave. Il aimerait mieux rentrer tout de suite, il s'efforce de me dissuader. Cependant, à la fin, il me suit.

Je l'entraîne à une extrémité du quai, où l'on ne voit personne. Et hop ! nous sautons dans un canot à fond plat.

Il est si léger, le petit bateau, que, sous notre poids, il s'enfonce à moitié dans l'eau. Pour peu que nous nous déplaçons, il penche tout à coup.

D'abord, cela nous effraye, et nous nous tenons assis sur les banquettes.

Mais, bientôt, nous pensons avoir le pied marin, et nous nous portons vivement tantôt à droite, tantôt à gauche.

Que c'est drôle !... Plouf ! La barque s'incline jusqu'au ras de l'eau. On dirait qu'elle va chavirer... Mais non déjà elle se relève, pour s'incliner de l'autre côté. Sous le fond plat qui se soulève, puis la frappe soudain,

l'eau claque joyeusement ; de grands ronds s'éloignent de nous, à la surface de la mer calme.

Maintenant, à genoux, manches retroussées, Albert d'un côté et moi de l'autre, nous plongeons les bras dans l'eau et nous les manœuvrons comme des rames : la barque avance, recule, tourne sur elle-même. Ah ! si elle n'était pas attachée ! Mais le soleil est bas et va disparaître.

« Vite, rentrons, dit Albert. Nous allons être grondés... » Eh bien, rentrons... rentrons, puisqu'il le faut. Mais quel dommage que ce soit fini ! Albert tire la corde et saute sur le quai. Puis je saute derrière lui. Hélas ! sous notre élan, la barque a déjà reculé. Mon saut est trop court – oh ! de peu... Mais ce peu suffit pour que je tombe à l'eau, contre le quai ! Heureusement, là, tout au bord, la mer n'est pas profonde. Je me tiens debout et, la tête hors de l'eau, je crie d'épouvante. Aussi effrayé que moi, Albert se jette par terre, à plat ventre, et me tend la main. Je m'y accroche et, à force de tirer, je réussis à monter sur le quai. Mais dans quel état, vous l'imaginez...

A présent, nous filons aussi vite que nous le pouvons. Mais la maison est loin, et le froid me gagne.

« Tu vois, dit Albert, je n'aurais pas dû t'écouter... »

Comme il a raison ! Mais le mal est fait, maintenant.

Ah ! si Louise avait été avec nous, ce soir, je ne serais certainement pas ainsi trempé et grelottant, sur la route.

52. - La maison qui roule.

On empierre la grand-route. Depuis ce matin, le rouleau à vapeur va et vient, suant et soufflant. Sauvé, furieux, court et aboie après ce monstre...

Dirigée par la main sûre du mécanicien, la grosse machine avance sur une trentaine de mètres, recule, puis avance encore. Sous son poids énorme, les cailloux se tassent, s'enfoncent, et la route peu à peu s'égale.

Dans le pré, une grande roulotte, comme celle des troupes de cirque, est arrêtée. Une femme lave son linge au soleil. Près d'elle rôde un gamin de neuf à dix ans.

Je m'avance de ce côté, et le petit garçon me sourit.

« Comment t'appelles-tu ? dis-je.

– Charles. Et toi ?

– Edouard... C'est ta maman qui lave ?

– Oui. Et c'est mon papa qui conduit le rouleau... »

Maintenant, Louise et Albert sont assis avec moi, près de Charles. Et Charles raconte...

Il habite cette maison de bois qui apparaît toute petite, mais où il y a, cependant, comme dans les maisons qui ne roulent pas, une cuisine, des chambres, des meubles.

Son papa travaille dix jours ici, vingt jours ailleurs, là où il faut empiercer des routes.

Quand le travail est achevé, on accroche la roulotte derrière le rouleau, et l'on va vers des pays nouveaux... On voyage parfois trois ou quatre jours de suite. On traverse des villes, des villages, et on avance sur les longs rubans gris ou blancs des routes, par les plaines ou au flanc des monts, au soleil ou à la pluie, sous le vent ou sous la neige.

Enfin on s'arrête, tantôt au bord d'un ruisseau, tantôt près d'un bois. Et l'on vit là, en plein air... jusqu'au jour où il faut accrocher de nouveau la roulotte, et repartir encore.

Je m'écrie :

« Que cette vie doit être amusante !... Tu as dû en voir des pays, et de belles choses !

– Oui, j'ai traversé la France, du nord au sud. L'an passé, nous avons vécu trois mois dans la région parisienne, et j'ai pu aller plusieurs fois à Paris même. Ensuite, papa a travaillé près de Dijon, puis aux environs de Lyon.

– Alors, tu ne vas jamais en classe ? remarque Louise.

– Si, quand nous restons assez longtemps dans la même localité, j'y vais, Je suis allé pendant deux mois à l'école d'Argenteuil, en Seine-et-Oise, l'automne dernier. Cet hiver, j'ai fréquenté quelques semaines celle de Nolay, en Côte-d'Or. D'ailleurs, quand je ne vais pas en classe, papa et

maman s'occupent de mes études. Ils me font lire le soir, me donnent des devoirs et les corrigent. »

Nous écoutons Charles, étonnés. Quant à moi, cette vie me tente. « Je voudrais être à ta place, dis-je.

— Moi ajoute aussi Louise.

— Oh! répond Charles, nous sommes bien dans notre roulotte, certainement. Et c'est agréable de voyager. Mais, voyez-vous, il est triste aussi de toujours s'en aller, parce qu'on laisse, chaque fois, des gens que déjà on aimait.

— Tu as raison, dit Albert. Moi, je voudrais habiter non pas une maison qui roule, mais une maison où je resterais toujours, toujours, avec mon papa, près de mes amis. »

Albert dit cela avec, dans les yeux, quelque chose que nous comprenons parfaitement, Louise et moi, et qui nous attendrit.

53. Ce n'était qu'un chien...

J'étais assis à la porte du jardin. Je m'amusais à lancer des cailloux que Sauvé, à toute vitesse, allait chercher et me rapportait. La route, blanche de soleil, était déserte.

Soudain, du tournant voisin surgit une voiture. Je reconnus le boulanger, qui finissait sa tournée. Il passa devant nous, au trot rapide de son cheval. A ce moment, sans que j'eusse pu le deviner, Sauvé bondit à la poursuite de la voiture, en aboyant.

« Sauvé ! Ici, Sauvé ! Ici... »

Mais j'avais beau crier, Sauvé ne m'entendait pas et s'éloignait toujours.

Je le vis, un instant, courir à droite et à gauche de la voiture. Puis il dépassa le cheval et, tout en courant, se mit à lui sauter au-devant.

Brusquement, il s'écarta sur le bord de la route.

« Enfin, dis-je, il va revenir. »

Cependant, il demeurait immobile, près du fossé.

Je sifflai fortement... Sauvé ne bougea pas davantage.

Alors, tout à coup, j'eus peur d'avoir compris, et je courus...

Sauvé était allongé dans l'herbe. Il haletait. Autour de sa gueule, son poil était taché de sang. Affolé, je le pris dans mes bras, je le portai chez nous.

A mes cris, maman accourut.

Couché sur la terrasse, Sauvé respirait avec peine et poussait de petits gémissements.

J'essayai inutilement de le faire boire, tandis que ses yeux allaient de maman à moi.

Je me lamentais :

« Il ne va pas mourir, dis, maman ?

— Hélas ! il a certainement reçu un coup de sabot. Et à la vitesse où allait le cheval... »

Le coup avait été terrible, en effet. Peu après, Sauvé se raidit et son souffle pénible cessa...

Certains diront :

« Ce n'était qu'un chien, après tout... »

Serait-il donc déraisonnable d'aimer un chien qui vous aime, et de le pleurer quand il meurt ?

Il y a des chiens qui grognent, qui ne veulent pas obéir, et qui cassent leur chaîne pour rôder par les chemins. Toi, Sauvé, tu étais heureux de rester étendu à mes pieds. Tu y demeurais des heures, agitant la queue quand mon regard rencontrait le tien...

Tu n'étais qu'un chien, Sauvé. Mais comme tes yeux étaient intelligents et vifs ! Comme ils me guettaient, patients, pendant que j'étudiais dans mes livres ! Comme ils comprenaient, quand je les fermais, que le moment était venu de jouer et de courir !

Pourquoi, puisque tu n'étais qu'un chien, exprimaient-ils tant de joie ? Et pourquoi paraissaient-ils si tristes lorsque, parfois, je te grondais et que tu regagnais ta niche, la queue basse ?

Et, après bien des années, pourquoi donc, Sauvé, puisque tu n'étais qu'un chien, ai-je encore le cœur si gros en te revoyant, sans vie, dans ta belle fourrure blanche ?

Ne serait-ce pas que, à ta manière, tu as été pour moi un véritable ami, mon pauvre chien ?

54. Première séparation.

J'ai a été assez gravement malade, ces temps derniers. Tante Berthe, qui est venue passer quelques jours avec nous, a proposé de m'emmener, pour une quinzaine, à sa ferme de la Ribaude, dans le Haut-Var.

Maman a bien hésité. Je sentais que, durant mon absence, elle aurait un souci continuel. Mais papa l'a décidée : « L'air de la montagne, a-t-il dit, fortifiera notre gamin. »

Et voilà pourquoi, depuis hier soir, je suis à la Ribaude à mille mètres d'altitude.

Oncle Ernest et cousin Jean nous attendaient à la gare, avec le char à bancs. Et cousine Marie avait préparé un repas de fête. Mais j'étais si fatigué que je me suis endormi sur la table, avant le dessert, et que grand-père Simon a dû me porter jusque dans mon lit !

A mon réveil, j'ai ouvert la fenêtre. Le soleil était haut déjà. Mais un air vif, plein de parfums champêtres, me frappait au visage. Au-dessous de moi, les cultures, qui mettaient des taches vertes sur la terre rouge, descendaient la pente, d'étage en étage. Au fond de la vallée, une petite rivière à l'eau argentée serpentait. Loin, très loin, des montagnes vertes et bleues s'étendaient sous le ciel doré.

Quel ravissement pour mes yeux d'enfant de la plaine !... Je suis resté là un bon moment, sans songer à rien, tout entier à ce spectacle si nouveau.

Maintenant, je suis sur l'aire (l'espace où on bat le grain). La ferme, aux murs blanchis à la chaux et au toit de tuiles rondes, s'adosse à la montagne qui semble vouloir s'abattre sur elle.

Alentour, un peu partout, les poules caquettent. Là-bas, les pigeons roucoulent. Dans la forêt voisine, ce ne sont que chants d'oiseaux. Et cela n'a rien de triste, bien au contraire.

Mais alors, pourquoi mon cœur se serre-t-il, et pourquoi n'ai-je aucune envie de courir, ni de jouer ?

Je ne suis pas seul pourtant ! J'entends, derrière moi, tante Berthe s'occuper du ménage avec cousine Marie, qui ne cesse pas de chanter. Oncle Ernest et cousin Jean travaillent non loin, dans des terrains en contre-bas. Je peux suivre leurs mouvements. La voix de Jean, qui tient le cheval par la bride, monte affaiblie jusqu'à moi : « Hue !... Ho ! Ho !... »

Non, je ne suis pas seul. Je sais combien ma venue a causé de plaisir à toute la famille. Mais c'est la première fois que j'ai quitté ma maison... Est-ce ma faute, si quelque chose m'opprime ? Est-ce ma faute, si je ne suis pas encore capable de voler gaîment loin du nid où j'ai vécu jusqu'ici ?

Justement, voici qu'en bas, le long de la rivière, un petit nuage blanc apparaît et avance. C'est le train départemental qui m'a amené hier. Il monte, monte.... J'entends, à présent, son souffle court et pénible.

Maman, papa... Comme ils sont loin !... Et Louise, et Albert ? Que font-ils à cette heure ?

55. Avec Lucien dans la montagne.

Au-dessus de la ferme s'étendent de vastes espaces inhabités.

Seul, je n'aurais pas osé m'y aventurer. Mais j'ai déjà un compagnon : c'est Lucien, un garçon de dix ans, qui demeure aux Baumes, à cinq minutes de la Ribaude. Il a su que j'étais arrivé et, vite, il est venu me voir. Lucien est né dans la montagne. Il s'y dirige sans crainte. Avec lui, je vais...

La forêt s'ouvre devant nous, avec ses troncs pressés, ses buissons, ses fougères, ses mousses, avec son monde d'insectes et d'oiseaux. Lucien en connaît tous les recoins, et il se fait un passage à travers les fourrés les plus obscurs.

Il connaît la place des clairières pleines de soleil où, dans les ruisseaux qui bavardent, l'on peut apercevoir la truite rapide et saisir l'écrevisse à la queue claquante.

Il sait où sont les rochers larges et sûrs qui s'écartent des pentes pour surplomber la vallée. De là, en s'avancant à plat ventre, on peut voir

jusqu'au fond du gouffre. Cette vue m'effraye et me laisse sans force. Mais Lucien rit de si grand cœur que j'ai un peu honte de mon émotion. Avec le père Charleux, je serais devenu marin. Avec Lucien, qui sait, je finirais par devenir montagnard.

A présent, les jambes lasses, nous sommes couchés dans les fougères. A nos pieds, la vallée se creuse et s'étend à perte de vue. Les ailes grandes ouvertes et immobiles, des choucas dessinent de grands ronds dans le ciel pur.

« Tais-toi, souffle Lucien, et écoute : les arbres chantent. »

Une sorte de musique vient, en effet, des cimes vertes qui s'agitent près de nous. Chaque arbre chante à sa manière, sous le vent. Des pins arrive un sifflement doux et, des grands chênes, un murmure triste comme une plainte. Un serrement de main et un regard de Lucien, et je vois, à travers les herbes, une boule grise qui se déplace. Cette boule a de longues oreilles. Un lapin !... Il va, s'arrête, broute, repart... Sans le vouloir, j'ai remué. Le lapin, déjà, s'est enfui.

Silence de nouveau... Tiens, les oiseaux semblent s'être donné rendez-vous ici. J'en vois des rouges, des jaunes, des bleus... Une pie s'installe dans son nid, le bec et la queue hors des bords.

Qu'est-ce qui gratte, là, dans les branches ? Je ne vois rien... rien...

Hop !... Qu'est-ce qui a sauté, d'un arbre à l'autre ?... C'est un écureuil. Je l'aperçois très bien, maintenant, Sa queue en panache par-dessus la tête, il ronge tranquillement une pomme de pin...

Enfin, nous rentrons. Mes yeux sont encore pleins de tout ce qu'ils ont vu.

« C'est bien joli, la montagne », dis-je à Lucien.

Mon camarade est heureux du compliment.

« Si tu la voyais l'hiver, avec ses pentes couvertes de neige, répond-il, tu ne la reconnaîtrais pas. »

— La neige ? Brrr... C'est froid !

— Oui, mais c'est très beau. Et si tu savais comme on s'y amuse ! »

Et Lucien s'explique avec tant d'ardeur que je ne tarde pas à le croire. Je viens de passer une journée, seulement, avec lui. Mais j'ai découvert un monde nouveau.

56. - Un orage dans la montagne.

Il fait très chaud, si chaud que nous n'avons pas envie de jouer, Lucien et moi. Couchés dans l'herbe, sous un arbre, nous regardons le ciel qui prend des reflets de cuivre.

L'air, si vif ces jours derniers, est devenu lourd. Les mouches piquent, et la main ne réussit pas à les chasser. Les montagnes lointaines disparaissent sous une vapeur rousse.

Maintenant, le ciel se couvre. Des nuages noirs sortent en troupeau de la montagne. Leur ombre se dessine et court curieusement sur les pentes et dans la vallée... Bientôt il en sort de partout. Il en est qui monte des gorges, s'accrochent aux arbres, aux rocs, puis s'étalent. Et la vallée s'obscurcit peu à peu.

Soudain, un grondement se fait entendre au loin.

« L'orage ! » dit Lucien, l'air effrayé.

Oncle Ernest et cousin Jean arrivent au courant.

« Entrez ! Entrez vite ! » crient-ils.

Nous allons à la cuisine. Mais je trouve que c'est beaucoup de peur pour un orage...

Un éclair aveuglant coupe mes réflexions, et un véritable coup de canon éclate, que la montagne répète cinq, dix, vingt fois... Vivement, je m'éloigne de la fenêtre. Jamais je n'ai entendu un pareil bruit de tonnerre... Mais ce n'était qu'un avertissement !

Avec une rapidité, une violence inouïes, les éclairs immenses et les coups de tonnerre se suivent. Ce n'est pas, comme dans la plaine, au-dessus de nos têtes que cela se passe ; c'est là, devant nous, sur la vallée, dont on ne voit plus rien à présent.

Je suis glacé de peur. Oncle Ernest me tient sur ses genoux et s'efforce de me rassurer. Mais il me semble que la terre va s'ouvrir, ou que la foudre va s'abattre sur le toit et réduire la ferme en cendres...

Enfin, on dirait que le feu du ciel se calme... Serait-ce donc terminé ?... Pas encore. Quelques grosses gouttes d'eau, déjà, sont tombées. Brusquement, tous les nuages arrivent à la fois. Ce ne sont plus des gouttes, ce sont des paquets d'eau qui se précipitent sur nous. Un bruit assourdissant résonne sur les tôles du hangar, sur les vitres, sur le toit.

« Pourvu que la grêle ne tombe pas ! » murmure Jean.

« Pourvu qu'elle ne tombe pas ! » répète oncle Ernest, soucieux...

Heureusement, la grêle n'est pas tombée. Une grande déchirure bleue est apparue dans le noir. Rapidement, elle s'est agrandie, et le vent a chassé les nuages comme des malfaiteurs, du côté de la mer.

Alors, la montagne s'est reprise à sourire.

Tous ses sentiers étaient des ruisseaux qui brillaient au soleil et chantaient... En bas, la rivière grossie roulait une eau jaune, et sa voix, pour la première fois, montait jusqu'à nous.

Il me semblait avoir vécu un mauvais rêve...

Je comprends, à présent, la frayeur de Lucien. Un orage ? Cela fait terriblement peur, en effet, dans la montagne.

57. - Les journées de grand-père.

Grand-père Simon a soixante-quinze ans, mais il se tient droit comme un jeune homme. Il n'a jamais été malade et lit le journal sans lunettes.

Dès l'aube, il fait sortir les moutons de l'étable et, seul avec son troupeau et son chien, il va passer la journée dans la montagne.

Hier soir, j'ai dit :

« Grand-père, je voudrais aller avec vous, demain.

— Si tu veux... Mais auras-tu le courage de te lever avec le soleil ?

— Oui, oui, grand-père ! >>

Au fin matin, grand-père m'a éveillé...

Le ciel est bleu, le soleil rougit les cimes. Le troupeau éparpillé, grimpe lentement à travers les bruyères et les romarins. Le chien jappe de côté et d'autre.

Comme le sentier, semé de cailloux, est pénible ! Malgré la brise, je suis en nage. Grand-père, lui, a l'habitude. Il monte sans souffler, toujours du même pas.

Nous voici sur un grand plateau où le vent siffle. Contre une muraille de rochers, une maisonnette se blottit. C'est là que grand-père passe ses journées.

La vue, d'ici, est encore plus vaste que de la Ribaude. La forêt dégringole les pentes. On devine des meules de charbonniers, à des fumées qui sortent de la verdure. Plus bas, à droite, le village n'est qu'un pâté de taches grises et rouges. Et, tout au fond de la vallée on aperçoit à peine la petite rivière.

L'air vif m'a donné faim. Grand-père tire de son sac une miche, une tranche de jambon, un fromage de chèvre et des figues... Jamais je n'ai mangé d'aussi bon appétit.

Maintenant, le soleil est très chaud. Les moutons, d'eux-mêmes, se sont rangés sous un grand chêne et reposent. Rien ne bruit : ce calme profond, en face de cette immensité, me pèse.

Je demande :

« Vous ne vous ennuyez jamais, grand-père ? »

Grand-père sourit :

« M'ennuyer ? Et pourquoi ?... Peut-on s'ennuyer, quand on a sous les yeux de si belles choses ? »

Et grand-père parle de sa montagne avec amour et fierté, comme Lucien en parle déjà, lui aussi...

Puis il se tait. Il tire de sa poche un harmonica et se met à jouer.

C'est une musique étrange qui sort de ce petit instrument, une musique grave, où le même air revient souvent, un peu triste, mais doux. Tantôt lente, tantôt pressée, elle résonne dans la solitude, la remplit, et monte jusqu'aux rochers nus qui nous dominent et qui la renvoient... On dirait que c'est la montagne qui chante...

Grand-père a fini.

« Vois, dit-il, le soleil baisse. C'est l'heure... »
Il met deux doigts dans la bouche, et un sifflement aigu jaillit.
Le chien, aussitôt, a bondi. Il aboie ici, là, partout. Et le troupeau se met en marche, dans un grand bruit de sonnaillles. Il descend vers la Ribaude, tandis que les sommets commencent à bleuir.
Grand-père a terminé encore une de ses journées toutes simples, là-haut, sous le grand ciel, où il ne s'ennuie jamais.

58. - Le retour.

Depuis le matin, je roule en compagnie d'une dame qui se rend à Toulon, et à qui j'ai été confié.
Qu'ils ont passé vite, ces quinze jours ! Et qu'il avait raison, Charles, le petit garçon de la roulotte : c'est triste de s'en aller, quand on laisse des gens que l'on aime !
Ils étaient tous là, autour de la voiture qui m'a emporté : grand-père, oncle, tante, cousin et cousine. Lucien était venu, lui aussi, bien avant l'heure. Dans leur sourire à tous, je devinais le chagrin qu'ils avaient de me voir partir.
Mais il a fallu se séparer... Et le wagon roule, roule... Après le petit train départemental, le rapide.
Dans un coin, près de la portière, je me suis d'abord distrait à regarder la campagne. Maintenant, cette vue ne m'intéresse plus. La dame qui m'accompagne me parle gentiment ; mais je deviens nerveux. J'ai de la peine à rester deux minutes à la même place. C'est que, à mesure que nous avançons, je pense davantage à ceux qui m'attendent.
En ce moment, papa et maman doivent se préparer pour se rendre à Toulon. Je les vois, je les entends. Ils disent, heureux : « Dans quelques instants, il sera avec nous ! »
Quelle heure est-il ? Midi seulement ? Mais alors, quand arriverons-nous?... En vérité, plus nous nous rapprochons du but, moins le train se dépêche. Et c'est un rapide ! Drôle de rapide... A quoi pensent le chauffeur et le mécanicien ?...
« Nous aurons sûrement un gros retard, n'est-ce pas, Madame ?
- Mais je ne crois pas... Nous étions juste à l'heure, à la dernière gare. »
Oui, je comprends. La dame dit cela pour me calmer. Enfin, patientons...
« Voilà ! nous arrivons, mon petit. »
Est-ce bien vrai ?... Oui, le train se glisse entre de longues files de wagons arrêtés. Il siffle, siffle encore, ralentit tout doucement...
« Maman ! Papa ! Ah ! je le savais... »
Ils sont là, sur le quai, les bras tendus pour me recevoir.
Oh ! le bon moment. Oh ! les bonnes caresses... Je ne sais pourquoi je pleure, tout en riant...
Mes parents parlent tous deux à la fois :
« Comme le grand air l'a bronzé !... As-tu fait bon voyage ?... As-tu faim ?... As-tu soif ?... Mais qu'as-tu ? Réponds ! »
Mais non, je ne veux rien et je n'ai rien. Si je ne réponds pas, c'est que je suis trop heureux pour pouvoir parler. C'est tout... Attendez donc un peu que ma gorge se desserre, et je vous en raconterai des choses et des choses...
Nous arrivons chez nous. Oh ! comme tout a poussé dans le jardin. Est-il possible qu'un jardin change à ce point, en quinze jours ? Dans le carré que papa me laisse, les roses se sont ouvertes, les pois de senteur ont fleuri et la vigne-vierge a couvert le mur de ses feuilles nouvelles.
Dans la maison, tout me parle. Il me semble que je retrouve des amis qui me sourient. Ma chaise de paille, mon lit, le buffet où se cachent les bonnes choses, et jusqu'aux petits objets de la cheminée et des étagères m'appellent tout bas, et me disent :
« Vois-tu, nous sommes toujours là, comme tu nous as laissés... Nous t'attendions. Es-tu content de nous revoir ? » Si je suis content ? Non, jamais je ne l'ai été ainsi...

59. - Pensées d'avenir.

Est-ce bien le même Albert que j'ai retrouvé, en rentrant de la montagne ? Oh ! il n'a rien perdu de sa gentillesse, ni de sa bonté. Mais comment se fait-il que ses yeux, qui paraissaient toujours songer à quelque chose d'un peu triste, brillent de joie maintenant ? Et pourquoi lui, qu'on croyait timide, est-il à présent si assuré et si bavard ? L'avez-vous deviné ?... C'est que le papa d'Albert est arrivé. Désormais, il ne quittera plus son petit garçon. Il a terminé sa carrière militaire et obtenu, à l'usine, un emploi de dessinateur.

Depuis, après le dîner, il vient souvent nous voir. Et comme les soirées de juillet sont longues, il s'attarde volontiers à causer avec papa et maman, sur notre terrasse.

Ce soir, Mme et M. Gasquet sont venus, eux aussi, goûter la fraîcheur, au grand air. Nous, les enfants, nous sommes assis sur l'herbe, à l'écart. La chaleur de la journée s'en va lentement. Au couchant, le ciel est encore mauve. Quelques étoiles commencent à luire. Du pré vient l'odeur forte et délicieuse des foins. Les grillons chantent de toute part, et les cigales continuent leur bruit monotone, comme si le soleil ne s'était pas couché... Nous sommes bien, là, tous les trois, rapprochés. Pendant que son papa raconte la vie curieuse des noirs d'Afrique, Albert, lui, parle d'avenir : « Si vous saviez comme je suis heureux ! Je n'ai pas seulement retrouvé mon papa. Je sais aussi que nous resterons toujours ici, et que je ne quitterai pas mes amis, ni mon école. Je me demandais si papa ne serait pas obligé de chercher du travail ailleurs... Je craignais tant de vous laisser...

— Tu pensais à la roulotte du petit Charles ? dit Louise en riant. Eh bien, moi, quelque chose me disait que tu nous resterais. Nous sommes si contents de te garder ! »

Les paroles d'Albert me touchent aussi. Maintenant qu'il est vraiment heureux, je comprends mieux encore combien sa vie était différente de la mienne. Je sens davantage la tranquillité et le bonheur de ma propre existence....

Nous nous taisons tous les trois. La nuit a fini par tomber tout à fait. Mais comme elle est claire, sous les étoiles et sous la lune !

Est-ce sa douceur qui me gagne ? La vie me paraît simple, douce et bonne. Je sais bien que les enfants doivent grandir. Cependant, je ne réussis pas à imaginer des jours différents des jours que nous vivons. Il me semble que je serai toujours petit, que mes parents seront toujours là, près de moi, souriants, comme ce soir...

Il me semble que jamais le malheur ne viendra, et que nous serons toujours ainsi, tous unis, parents et enfants, sans aucun souci, comme ce soir... Que de beaux jours devant nous !... Oui, la vie est douce et bonne. Elle sera toujours douce et bonne...

Et je souris à Albert et à Louise qui me sourient aussi, dans la pâle clarté de la nuit sereine.

60. - Trente ans après.

Trente ans ont passé. Comme elle me paraît courte, à présent, ma jeune enfance ! Et comme ma vie a été différente de celle qu'imaginait mon cerveau de gamin !

Nous avons bientôt quitté notre maisonnette, pour demeurer dans un quartier éloigné.

Je revois encore la voiture de déménagement, chargée de notre mobilier pêle-mêle. Je revois l'appartement vide, devenu tout d'un coup très grand. Et j'entends encore Louise et Albert me demander : « Tu viendras nous voir, dis ? »

Trente ans !... Papa et maman ne sont plus. La vie a dispersé les autres témoins de mes huit premières années. Louise tient un commerce près de Marseille. Albert est électricien à Lyon. Mlle Minaud et Mme Daniel sont parties aussi pour d'autres localités.

Mais comme le souvenir de ces années-là est resté présent dans mon cœur ! Chaque fois que j'y songe, je sens qu'elles ont été les meilleures de mon existence.

Albert, Louise, vous souvenez-vous du temps où nous vivions rapprochés ? Vous rappelez-vous nos jeux et nos rires, nos petites fâcheries si vite oubliées,

notre affection vraie ? Le gros chien qui voulait nous mordre, la chèvre que j'avais détachée, les mitaines pour Albert, la leçon de Bidet... et le carreau cassé avec la balle... et cette soirée de juillet où nous pensions que la vie ne nous séparerait jamais : tout cela revient, vivant, à mon esprit. Et vous, mes amis, y pensez-vous aussi, parfois ?

Après une très longue absence, je suis retourné dans mon pays, dernièrement. J'ai voulu revoir l'endroit où je vécus mes jeunes ans. Et je suis allé, seul, un après-midi, par la grand-route.

La maisonnette était toujours la même, avec son petit jardin, sa haie d'aubépines et son petit ruisseau. La cheminée fumait. Du linge séchait sur une corde. La maisonnette vivait toujours...

Si je m'étais écouté, je serais entré et j'aurais dit :

« C'est là que j'habitais, quand j'étais petit. Voulez-vous me laisser revoir ma maison ? »

Mais je n'ai pas osé. Et je me promène lentement le long de la barrière.

Or, un petit enfant est sorti sur la terrasse ; un petit enfant de trois à quatre ans, rose et blond. Il a couru au ruisseau où, comme autrefois, les oiseaux étaient en train de boire, aux mêmes trous. Il a plongé ses mains dans l'eau claire et, ravi, il a joué, comme je jouais moi-même.

Je me suis assis dans le sentier où Louise a passé, pour venir me voir. Et le soir m'a surpris là. Le soleil a disparu derrière des nuages de sang et d'or. Le petit garçon était rentré. Dans l'air calme, la fumée blanche de la maisonnette montait, toute droite.

A ce moment, j'ai revu notre cuisine, éclairée pour le repas du soir. Je me suis revu, à table, entre papa et maman... Puis, comme la nuit tombait, j'ai pensé que le bambin allait s'endormir dans la chambre où je dormais, trente ans auparavant. Je me le suis figuré souriant, dans un petit lit blanc, comme le mien.

Alors, ému, je me suis levé et je suis parti, dans la nuit douce.